

Sommaire

INTRODUCTION MÉTHODOLOGIQUE.....	3
1. Le contexte	3
2. La démarche	3
3. Les fonds de la Bibliothèque Municipale de Lyon	4
4. Les instruments de recherche de la Bibliothèque Municipale	5
5. La typologie des documents	5
6. Le plan de l'exposition	6
7. Le choix des pièces	6
8. Le mémoire de recherche	7
LES RECITS D'UN VOYAGE	8
1. Les voyageurs et leurs motivations	10
2. Itinéraires et conditions du voyage	12
3. Les conditions du séjour	15
Pièces à exposer.....	17
APPROCHES DE LA VILLE	25
1. Une grande cité séculaire	27
2. Une capitale musulmane	30
3. Une population contrastée	33
Pièces à exposer.....	36
REGARD SUR LES TURCS.....	47
1. Un certain regard	48
2. Constantinople entre européanisation et orientalisme	51
TABLE DES ANNEXES	67

Toute reproduction sans accord express de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

Introduction méthodologique

1. Le contexte

Notre travail consiste en l'organisation d'une exposition illustrant *Le voyage de Constantinople*. Le matériel de cette exposition devait être constitué par les ouvrages du fonds ancien de la Bibliothèque Municipale de Lyon. Notre participation se situe au niveau de la conception intellectuelle, par la sélection des pièces à exposer, la réalisation des cartels d'exposition et la rédaction du présent catalogue. De même, nous devons élaborer une définition plus précise de la thématique et des limites chronologiques de cette exposition, en accord avec ce que permet évidemment le fonds lui-même.

2. La démarche

Notre exposition doit satisfaire à une double exigence : présenter une approche scientifique, tout en restant « grand public » autant que faire se peut. De plus, une autre limitation à ce sujet est induite par l'obligation de prévoir une exposition de petite envergure, c'est-à-dire de nous restreindre à un maximum d'une trentaine de pièces exposées. Enfin, la brièveté des délais incitait au réalisme : en effet, ce catalogue devait être prêt en moins de cinq mois.

Nous avons procédé dès lors à un inventaire aussi exhaustif que possible du fonds à traiter. Celui-ci nous a permis de mieux définir les bornes chronologiques de notre étude. Les ouvrages antérieurs au XVI^e siècle y sont en effet très rares, et on dispose à l'inverse d'une pléthore de documents à partir du XIX^e siècle. Cette inflation documentaire ne pouvait pas être traitée rigoureusement dans les délais impartis. Nous avons donc décidé de ne retenir qu'une sélection des ouvrages les

plus récents, afin de garder l'équilibre avec le nombre de pièces des siècles antérieurs. Nous nous sommes par ailleurs interrogés sur l'opportunité d'aborder la thématique du voyage de Constantinople depuis la Quatrième Croisade. Toutefois, ce choix n'aurait pas reflété la composition du fonds ancien de la Bibliothèque et induit là aussi un déséquilibre entre les sources disponibles et l'orientation de notre étude. L'analyse du contenu de ces ouvrages nous a fourni plusieurs grands axes nous permettant de bâtir une problématique. Notre exposition est donc sous-tendue par deux approches complémentaires : l'étude du récit de voyage, de Constantinople et de l'Orient vus par les Occidentaux d'une part, et les rapports et interactions entre Orient et Occident d'autre part. Le sujet de l'exposition est ainsi intitulé : *Le voyage de Constantinople : de Soliman le Magnifique à l'Orient-Express (1520-1890)*.

3. Les fonds de la Bibliothèque Municipale de Lyon

L'un des postulats de base de cette exposition est de se concentrer exclusivement sur les fonds de cette bibliothèque. De toute façon, l'emprunt d'un livre rare à d'autres bibliothèques ou institutions est une opération compliquée et coûteuse que nous ne pouvons planifier en un laps de temps aussi court. Qui plus est, ce fonds est ainsi valorisé de façon cohérente dans le cadre d'une exposition de petite ampleur. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le fonds étudié à la Bibliothèque de Lyon est en réalité double, car constitué à la fois du fonds ancien proprement dit et de la collection du fonds jésuite des Fontaines. Ce dernier nous permet de procéder à de judicieux recoupements et de pallier parfois à l'absence d'un ouvrage du fonds ancien de la Bibliothèque municipale.

4. Les instruments de recherche de la Bibliothèque Municipale

Notre première démarche a consisté en une recherche sur le catalogue informatisé. Celle-ci a ensuite été complétée par l'utilisation des catalogues papier et méthodiques : le catalogue matière, celui des auteurs anonymes, des graveurs, des cartes et plans, des portraits et les catalogues méthodiques aux rubriques « Histoire », « Voyage », « Asie mineure », « Constantinople » et « Turquie ». S'y est ajouté le catalogue des fonds jésuites. Quelques difficultés se sont présentées, comme par exemple des ouvrages non-identifiés par des cotes ou même certains absents du fonds (pour cause de restauration ou de décontamination notamment). Afin de compléter ce premier inventaire, nous avons eu recours à des bibliographies spécialisées et des ouvrages de référence en histoire du livre (dictionnaires bibliographiques et biographiques, catalogues de livres imprimés, etc.). Toutefois, le but de cette étude étant de concevoir le catalogue de l'exposition, nous avons jugé préférable de nous concentrer sur la rédaction de celui-ci au détriment d'une présentation approfondie de ces ouvrages et de notre méthodologie.

5. La typologie des documents

Le corpus des documents ainsi étudiés est d'une grande hétérogénéité : monographies, recueils d'illustrations, cartes, plans, portraits... Toutefois, le fonds ancien ne semblait pas disposer de manuscrits dont le sujet soit directement en rapport avec notre étude. Comme nous l'avons déjà évoqué, ces ouvrages couvrent en définitive une période assez vaste, depuis la fin du XV^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle. Cette diversité se retrouve également dans les supports. Ainsi, les monographies sont d'aspect extrêmement variable, depuis de grands volumes *in-folio* jusqu'à de petites plaquettes illustrées. Il se trouve même quelques ouvrages microfilmés. Certaines présentent une iconographie très riche, d'autres en sont au

contraire totalement dépourvus. Il en va de même pour les cartes et plans, à l'aspect et aux dimensions très variables.

6. Le plan de l'exposition

Nous avons rejeté le principe d'un plan chronologique pur, où le XIX^e siècle aurait alors été sur-représenté. Il nous est apparu plus pertinent de mettre en valeur quelques grands axes thématiques du voyage de Constantinople. L'exposition est ainsi fondée sur un plan thématique en trois parties. Elle tente d'abord de cerner la spécificité du voyage à Constantinople et de sa narration. Elle aborde ensuite l'approche de la ville et la vision qu'en ont les voyageurs. Elle donne enfin un aperçu du regard européen sur les Turcs, révélateur des relations entre Orient et Occident.

7. Le choix des pièces

Notre sélection devait tenir compte de plusieurs facteurs, tel le caractère incontournable de certaines œuvres, les attentes du public ou encore les contraintes de conservation. Notre étude s'est essentiellement portée sur la conception de l'exposition en amont ; les aspects techniques et matériels de sa réalisation nous semblent devoir relever de l'organisation interne de la bibliothèque. Cependant, nous avons veillé à proposer une sélection d'ouvrages rapidement disponibles, aisément présentables au public et offrant un équilibre entre texte et iconographie. Nous avons ainsi décidé de privilégier l'exposition des ouvrages les plus esthétiques, que ce soit par leurs illustrations ou par leur mise en page. Cependant, ont également été retenus des livres dont l'aspect iconographique pouvait être plus quelconque, mais dont le contenu nous a semblé primordial pour la cohérence de l'exposition. Enfin, un autre facteur ayant aidé à la sélection a été celui de l'espace

dévolu à cette exposition : quelques cartes et ouvrages semblent en effet de dimensions bien trop importantes pour pouvoir être aisément exposés.

8. Le mémoire de recherche

Il est constitué de plusieurs éléments :

- Le catalogue de l'exposition avec les textes introductifs des trois parties. Ces textes synthétiques renvoient à tout le corpus étudié.
- Les notices des pièces exposées. Tous les documents évoqués dans les textes introductifs ne pouvaient pas être exposés ; par conséquent, nous sommes restreints aux pièces que nous avons jugées les plus représentatives et les avons fait figurer dans les parties qu'elles illustraient le mieux. Les illustrations du catalogue pourraient, si besoin est, être prises parmi celles figurant dans ces ouvrages. Les importants délais de reproduction ne nous ont pas permis les y faire figurer, étant donné le temps qui nous était imparti.
- Des éléments que nous avons préférés laisser en annexe : une chronologie et une bibliographie. Ces éléments, ainsi qu'une carte de Constantinople, pourraient être intégrés au catalogue suivant le public visé.
- Les notices bibliographiques de tous les ouvrages du fonds ancien que nous avons utilisés pour élaborer les textes introductifs.

Nous n'avons pas en revanche jugé bon de rédiger l'introduction de ce catalogue. Il nous semble en effet plus intéressant qu'elle soit l'œuvre d'un des organisateurs de cette exposition.

Nous tenons à remercier M. Barbier, notre directeur de mémoire, M. le Conservateur Jocteur Montrozier et le personnel du fonds ancien de la BML, ainsi que notre collègue Matthieu Gerbault.

LES RECITS D'UN VOYAGE

L'ancienne Byzance, érigée capitale de l'Empire chrétien d'Orient par Constantin en 330 après J.C., brillant sanctuaire de l'héritage romain et objet de toutes les convoitises, prise par les Latins au détour de la Quatrième Croisade en 1204 fut rebaptisée Istanbul après sa conquête en 1453 par les Turcs de Mehmed II, qui en fit le symbole de la puissance ottomane victorieuse d'un Empire byzantin moribond. La capitale du « Levant », la plus occidentale des métropoles de « l'Orient » pour les Romantiques, a été une destination très courue par les voyageurs européens dès la fin du Moyen Age. Pour eux, Constantinople signifie tout à la fois un retour aux sources antiques, dans un mouvement de réappropriation des origines, la promesse d'un voyage aux confins de l'Occident et la découverte d'un monde radicalement différent et mystérieux.

Les récits de voyage à Constantinople, qu'elle en soit la destination finale ou une étape obligée, témoignent très tôt de cet intérêt. Ils sont nombreux dès avant la conquête ottomane et jusqu'à la Renaissance : Yérasimos¹ recense ainsi 449 relations publiées jusqu'en 1600. De plus, le rythme de publications de ces récits s'accroît fortement à la fin de cette période : de l'avènement en 1520 de Soliman, dont les Occidentaux vont admirer la puissance et la stabilité du régime, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, plus de 150 récits sont publiés. Ils témoignent d'un immense mouvement de curiosité et d'une soif de savoir qui caractérisent la Renaissance européenne. Le développement des relations diplomatiques et commerciales entre les puissances occidentales et l'Empire turc, mais aussi l'intérêt grandissant dès le XVII^e siècle pour les civilisations levantines, font affluer vers Constantinople une foule de voyageurs qui s'attachent tous, sous des formes diverses (mémoire descriptif, récit chronologique détaillant minutieusement les étapes du séjour, lettres), à faire connaître ce qu'ils ont vu et appris. Malgré les avatars politiques de l'Empire, l'intérêt des voyageurs ne se dément pas et leurs

récits se multiplient : le domaine français a publié à lui seul plus de 2000 récits au XIX^e siècle. Genre littéraire à part entière, ils sont l'objet de traductions dans les principales langues européennes et de compilations dans des recueils tels que *L'Histoire des voyages* de l'abbé Prévost ou *La Bibliothèque universelle des voyages* de Boucher de la Richarderie. Les ouvrages illustrés qui fleurissent au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, du comte de Choiseul-Gouffier, Pertusier ou Allom, enrichissent le corpus et redoublent l'attrait pour voyage « pittoresque » avant que le développement des transports et du tourisme moderne ne suscite la parution de guides pratiques, exhaustifs, mais jamais tout à fait objectifs de l'Orient. Le succès de cette littérature est considérable et tout prétendant au voyage du Levant s'en nourrit. Qu'ils les plagient sans vergogne, les critiquent ou leur rendent hommage explicitement, tous les voyageurs se réclament de leurs illustres prédécesseurs. Au XVII^e siècle, La Boullaye le Gouz, pourtant imbu de la valeur de son œuvre, fait figurer en introduction la liste des relations qu'il a lues : outre celle de Gilles, référence incontournable, il s'est appuyé sur Deshayes, Busbecq, Belon, Du Loir et Tavernier. De Bruyn, qui emporte dans ses bagages della Valle et de Thevenot, ne cache pas l'influence que ces auteurs reconnus ont pu avoir sur le déroulement de son voyage et la rédaction de son récit. Chateaubriand dira plus tard : « [...] on a tant de relations de Constantinople que ce serait folie à moi de prétendre en parler [...]. ». Pourtant, chacun s'emploie à donner sa vision personnelle et originale de la ville et de son séjour, assurant, comme Lucas, qu'il faut se méfier de certains récits qui ne se fondent que sur des ouï-dire. La sincérité et l'originalité dont se prévalent la plupart des voyageurs démontrent combien, au-delà de la description parfois stéréotypée d'une réalité méconnue, tout récit de voyage est d'abord le témoignage, traversé de réminiscences et de fantasmes, d'une aventure personnelle et subjective, une somme d'expériences singulières qui, malgré les poncifs du genre, est le reflet d'une époque.

¹ Yerasimos, Stéphane, *Les voyageurs dans l'Empire ottoman (XIV^e -XVI^e siècles)*, Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités, Ankara, 1991.

1. Les voyageurs et leurs motivations

Du XV^e au XIX^e siècle, les voyageurs du Levant sont mus par des intentions variées, qui s'inscrivent largement dans le contexte géopolitique de leur époque. Au début de notre période, le projet d'une nouvelle croisade qui libérerait Constantinople et les lieux saints de l'emprise ottomane n'est déjà plus d'actualité, même s'il s'agit encore de la raison profonde de la mission secrète que l'« écuyer tranchant » Bertrandon de la Broquière effectue en 1432 pour le compte du duc de Bourgogne et dont le récit, largement diffusé par la suite, constitue l'un des témoignages directs des derniers feux de l'Empire byzantin. Si l'idée resurgit à la fin du XVII^e siècle et reste sous-jacente pour les pèlerins se rendant en Terre Sainte, la puissance de l'Empire ottoman et son rayonnement dans la péninsule balkanique et le bassin méditerranéen suscitent moins chez les Européens des désirs de conquête que de prudentes stratégies d'influence et des manœuvres diplomatiques visant à le connaître et à l'apprivoiser. En effet, l'expansion de l'Empire sous Selim I^{er} (1512-1520) et Süleyman I^{er} (1520-1566), dit « Le Magnifique », en fait à la fois une menace et un partenaire essentiel pour les puissances occidentales qui cherchent à composer avec la Grande Porte. En outre, Istanbul, gardienne des détroits du Bosphore, conserve un rôle stratégique essentiel dans les échanges en Méditerranée. Elle est depuis l'Antiquité, par sa position charnière entre l'Europe et l'Asie, un enjeu pour les puissances de la région.

Aussi les marchands sont-ils nombreux à se rendre à Constantinople. Ils y retrouvent d'importantes communautés de compatriotes qui, installés pour la plupart dans les faubourgs de Galata et de Péra sur la rive septentrionale de la Corne d'Or, accaparent depuis la période byzantine l'essentiel du commerce international. L'octroi de privilèges commerciaux aux Vénitiens, Génois et Pisans, leur confirmation par l'Empire ottoman, ainsi que leur extension à la France, avec les capitulations de 1535, l'Angleterre, la Hollande ou l'Autriche, favorisent la prospérité de ces nations et suscitent de nouvelles convoitises, comme celles de la Russie au XVIII^e siècle.

Les marchands, parmi lesquels figurent Tavernier ou della Valle, sont dans l'ensemble peu prolixes. Des religieux et des missionnaires, comme le père Villate, séjournent à Constantinople, mais n'ont laissé eux aussi que peu de récits. En définitive, la majorité des relations de voyage émane des ambassadeurs et de leur entourage, dont la présence témoigne de la reconnaissance diplomatique de la Turquie. Le comte de Choiseul-Gouffier nous donne un exemple remarquable de ces diplomates dont le récit mêle impressions personnelles et informations précises sur l'organisation et les caractéristiques de l'Empire, sous la forme achevée du recueil illustré qui caractérise le « voyage pittoresque ». Les ambassadeurs sont accompagnés par des secrétaires, des chapelains (comme Dallaway ou Walsh au début du XIX^e siècle) ainsi que par des hommes curieux de connaître les mystères de l'Orient. Belon du Mans, Gilles, Postel, de Nicolay, envoyés par François I^{er} puis Henri II, dans la suite de l'ambassadeur d'Aramon, pour enquêter sur la Turquie et en rapporter médailles, manuscrits et antiquités, sont quelques-uns de ces humanistes de la Renaissance pour qui la redécouverte de l'Antiquité passe par une stimulante confrontation avec la culture orientale. Les observations ethnographiques qui guident leurs récits viennent nourrir les études qu'encourage par ailleurs le pouvoir royal français, par l'intermédiaire du Collège royal où l'on enseigne le turc, puis par la création en 1669 de l'Ecole des jeunes de langues où sont formés les interprètes. Parmi les voyageurs du XVII^e siècle qui popularisent le goût de l'Orient, Galland est une figure incontournable : après plusieurs séjours dans le Levant, il publie les fameuses *Mille et Une Nuits* qui auront de considérables répercussions sur l'imaginaire occidental. Son œuvre prend place tout naturellement dans le corpus des récits de voyages et des études orientales, compilés notamment par Banduri, qui inspirent à l'époque la création littéraire et artistique friande de « turqueries ».

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les missions scientifiques se multiplient, notamment encouragées en France par Louis XV et motivées par les appétits économiques et financiers des Occidentaux qui entendent profiter de la faiblesse et du retard de l'Empire ottoman. Les botanistes ou les médecins, comme Lucas ou Pouqueville, sont nombreux à partir pour de grandes expéditions archéologiques, considérant Constantinople comme l'aboutissement naturel d'un périple

antiquisant en Grèce et dans ses îles. Lechevalier, secrétaire de l'ambassade de Choiseul-Gouffier, l'historien Le Bas ou l'archéologue Newton au XIX^e siècle, sont aussi animés des mêmes ambitions. Avec l'amélioration progressive des moyens de communication, ce mouvement ne cesse de s'amplifier, stimulé aussi par le développement de l'orientalisme dans la littérature et dans les arts. Cette vogue incite surtout les Français, dès l'époque romantique, à faire le voyage « d'Orient » : Lamartine, Flaubert, Gautier, mais aussi des peintres comme le comte de Forbin ou Flandin viennent faire l'expérience des mystères et des beautés du Bosphore, dont ils ramènent des textes inspirés et de nombreux dessins. C'est nourris de ces textes et de ces images que les nouveaux touristes de la fin du XIX^e siècle, Européens aisés en villégiature, viennent à leur tour à Constantinople. Cependant, leur séjour, moins périlleux, n'a plus le même goût d'aventure et, loin de participer au progrès de la connaissance de l'Orient, ils se laissent, comme le regrette Newton, « mener par le bout du nez » et déambulent au pas de charge d'un monument à l'autre.

2. Itinéraires et conditions du voyage

Les itinéraires empruntés pour gagner Constantinople, but ultime du voyage ou étape d'un périple plus long, varient selon l'origine géographique et les motivations des voyageurs. Cependant, le voyage par mer, par la Grèce et ses îles, au départ de Marseille ou des grands ports italiens, reste le plus courant jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La traversée de la Méditerranée dure une vingtaine de jours et le passage par la Grèce, province soumise au Grand Turc et propice pour certains à des investigations archéologiques, préfigure déjà les charmes et les curiosités de la capitale ottomane. Certains voyageurs lui accordent une place particulière dans leur récit. Ainsi, le baron de Beauvau fait figurer dans l'édition de 1615 de sa *Relation journalière du voyage du Levant* une gravure sur bois cartographiant chaque étape remarquable de son périple. Cependant, si le voyage est assez bien balisé, il n'en demeure par moins risqué. Il faut compter avec l'inconfort des

navires, contre lequel certains voyageurs, tel le seigneur de Villamont en 1596, donnent des recettes éprouvées, et le comportement grossier et brutal des marins orientaux. Olivier, envoyé en mission scientifique par le gouvernement provisoire français de 1792, s'en plaint amplement : « [...] tant le capitaine que le lieutenant [...] se conduisirent avec la plus grande indécence vis-à-vis de tous les passagers que le gouvernement envoyait dans le Levant, injuriant les uns, menaçant les autres, les mettant tous à la diète la plus sévère, quoique les provisions fussent assez abondantes à bord et que le prix accordé pour notre passage et notre nourriture fût au-dessus du prix ordinaire. ». Aux aléas météorologiques, qui forcent les navires à faire escale plusieurs jours en cours de route ou à l'entrée des Dardanelles, s'ajoute la menace des corsaires dont Pouqueville, médecin dans la commission scientifique de Bonaparte en Egypte, est victime en 1798 au large de la Morée. Cette mésaventure lui vaut d'ailleurs d'être retenu prisonnier pendant vingt-cinq mois au Château des Sept Tours à Constantinople. L'expédition par mer est ainsi l'objet dans certains récits à portée politique et stratégique d'une attention particulière : Moreno, qui relate l'expédition d'une délégation espagnole chargée en 1784 de resserrer les liens diplomatiques et commerciaux avec la Turquie, fait figurer cartes et annexes évaluant minutieusement le temps, les distances et les conditions de l'itinéraire retenu.

L'itinéraire par terre passant par Vienne et le Danube, bien que moins fréquenté, est également emprunté par des ambassadeurs comme Busbecq, envoyé par l'empereur Ferdinand en 1554, ou des marchands comme Tavernier se rendant en Perse. Mais le périple est plus long et plus périlleux qu'en mer : « deux mois et vingt-trois jours » de Paris à Constantinople selon Deshayes de Cormenin, dépêché en ambassade en Terre Sainte en 1621. Il nécessite en outre des appuis diplomatiques pour pouvoir traverser des régions qui, aux confins de la Chrétienté et de l'Empire ottoman, sont en proie à des bandes de brigands ou à la guerre. Cependant, il offre l'opportunité de côtoyer les populations autochtones tout au long de la traversée de l'Empire. *Les voyages à Constantinople par terre*, que Quiclet effectue en 1657, détaillent abondamment les conditions du périple, ses étapes dans les *kiaravansarais* et les rencontres avec les Turcs qui lui ont rendu le voyage agréable : « Je ne croy pas qu'il se puisse faire un voyage plus heureux,

plus divertissant, avec plus de loisir et de passe-temps et moins de dépense que celui-ci, n'ayant manqué aucun jour ny de chevaux de selle ou de somme pour le bagage, d'avoines, de foin, de carrosse, de ris, de poules, d'œufs, de beurre, de chandelle, de mouton [...] et autres provisions, le tout aux dépens du public, en conséquence du commandement que j'avais du Pacha en ma faveur. ».

Cependant, l'apparition des bateaux à vapeur ou *steamers* vont révolutionner les conditions du voyage en Méditerranée, favorisé de surcroît par le rétablissement de la sécurité en mer et la stabilité des relations internationales dans la région. Une première croisière expérimentale, à laquelle participe Marchebeus et une clientèle choisie, est organisée en 1833 sur le *François I^{er}*. Les trajets réguliers se multiplient après 1840, d'abord au départ de l'Angleterre. Le guide des *Paquebots du Levant* balise pour les nouveaux touristes les précautions à prendre et les différentes étapes d'un voyage d'agrément au départ de Marseille (Gènes, Messine, Malte, Alexandrie, Beyrouth, Smyrne...). La vapeur a considérablement réduit la durée du parcours puisqu'il ne faut plus que quatre jours pour rejoindre Constantinople au départ de Venise et dix jours de Vienne, par le Danube.

Parallèlement, le chemin de fer améliore progressivement le périple terrestre et favorise lui aussi l'émergence du tourisme moderne. De Tchihatcheff précise en 1864 qu'il permet de relier Paris à Vienne en trente-sept heures et de supprimer ensuite « plus de la moitié de l'ancienne voie fluviale » pour rejoindre Constantinople en cinq jours, en « une délicieuse promenade » qui ne coûte « qu'environ 350 francs par personne ». En 1883 enfin, la Compagnie des Wagons-lits et des Grands Express Européens inaugure la ligne Paris-Varna et l'Orient-Express, passant par Belgrade ou Bucarest, arrive bientôt au pied du Sérail. Edmond About raconte avec esprit ce voyage inaugural qu'il effectue en treize jours, « ébloui et étourdi ». Ainsi le voyage en Orient devient rapide, programmable et moins onéreux. Le guide Joanne *De Paris à Constantinople* de 1890 détaille tous les itinéraires possibles, par type de transport, et délivre tous les renseignements pratiques nécessaires au bon déroulement d'un séjour à Constantinople.

3. Les conditions du séjour

Jusqu'au XIX^e siècle, les conditions d'hébergement des voyageurs européens dans la ville peuvent être très variées. Bertrandon de la Broquière loge chez un marchand catalan et nombreux sont ceux qui trouvent refuge auprès des communautés religieuses, car comme l'explique Belon au XVI^e siècle, « [...] l'Orient sobre ne connaît pas l'usage des auberges[...]. ». Ils sont alors contraints, à moins de se contenter des inconfortables caravansérails, de louer comme Busbecq une maison de fortune où voisinent toutes sortes d'animaux, ou de loger chez des compatriotes. Les Occidentaux fréquentent surtout les quartiers de Péra et de Galata qui abritent les ambassades et les ressortissants des diverses « nations » européennes mais les conditions de leur séjour ne sont pas toujours satisfaisantes. Ainsi, l'abbé Berton au milieu du XIX^e siècle se plaint de la présence de punaises, des moyens rudimentaires de chauffage et d'éclairage, d'une nourriture détestable et « [...] des domestiques indigènes qui ne soupçonnent même pas en quoi la propreté consiste. ». Cependant, bon nombre de voyageurs, arrivés dans la suite des diplomates, résident au sein des ambassades. Belon, médecin et humaniste envoyé dans le Levant en 1544 par François I^{er}, fait ainsi l'éloge de l'accueil et des libéralités de l'ambassadeur d'Aramon : « [...] sa maison est ouverte à tous. ». Il va jusqu'à habiller et entretenir financièrement les nouveaux venus.

La durée et les modalités du séjour sur place varient considérablement selon l'identité et les motivations des voyageurs. La ville peut être pour les négociants ou des missionnaires comme le Père jésuite Villate, qui sillonne la région entre 1688 et 1695, une étape récurrente de quelques semaines, un relais sur les routes de l'Asie mineure, de l'Arménie et de la Perse. L'architecte Chenavard et le peintre Rey, tous deux partis de Lyon en 1843, séjournent à peine trois jours à l'hôtel *Bellevue* de Péra, accordant bien plus de prix aux vestiges archéologiques de la Grèce et aux mystères de l'Égypte qu'à Constantinople et à son « peuple stupide » qu'ils dénigrent bien vite. En revanche, le personnel des ambassades et les chargés de mission prolongent leur séjour jusqu'à l'obtention d'une issue favorable. Le révérend père Jehannot de l'ordre de la Sainte Trinité, parti de Cadix

en 1729 pour le rachat de captifs chrétiens retenus à Constantinople, n'en repart qu'en juin 1731, après de laborieuses négociations. Busbecq effectue deux séjours successifs et négocie pendant près de huit ans, de 1554 à 1562, la conclusion définitive d'un traité de paix entre l'Empire germanique et Soliman. Les savants mandatés par les gouvernements européens, à la recherche d'antiquités ou de manuscrits, lancés dans de longues et patientes investigations, demeurent plusieurs mois à Constantinople même si leur séjour comprend souvent des excursions dans la région environnante. Au XVIII^e et au XIX^e siècle, Lady Montague, Lady Craven ou la baronne Durand de Fontmagne, femmes ou proches parentes d'ambassadeurs, nous offrent des récits très largement marqués par leur séjour et leur contact avec l'univers diplomatique. Ces aristocrates effectuent parfois de longs séjours : la comtesse de la Ferté-Meun reste trois ans au sein de l'ambassade de France, entre 1816 et 1819.

Cependant, un séjour de longue durée dans la ville ne signifie pas nécessairement que les voyageurs y établissent des contacts ou qu'ils prennent réellement conscience des réalités de Constantinople. Ils demeurent bien souvent à l'écart de la société turque, se contentant des mondanités d'ambassade, des visites officielles auprès de dignitaires ottomans et de courtes expéditions pour admirer les monuments incontournables de la capitale et les beautés du Bosphore. C'est au XVII^e et au XVIII^e siècle surtout que des voyageurs comme della Valle, de Thevenot, Grelot ou le baron de Monconys témoignent d'un réel intérêt pour la vie quotidienne et la culture turques et, dans un souci d'investigations ethnographiques, s'efforcent de se mêler à la vie locale. Ils ont appris ou cherchent consciencieusement à maîtriser la langue turque, comme della Valle dont on suit les progrès qu'il doit à ses professeurs juifs. A l'instar de Thevenot, portraituré en Turc par Picart dans l'édition de 1665 de ses mémoires de voyage, ils revêtent le costume oriental, tant pour échapper aux insultes des Turcs que pour tenter de se fondre, accompagnés d'indispensables interprètes, dans la foule des bazars, des cafés ou des bains. Nombreux sont ceux enfin qui relatent leur expérience des incendies, très fréquents dans la ville jusqu'au XIX^e siècle, des épidémies de peste qui les forcent parfois à s'éloigner du cœur de la capitale, et des troubles politiques et sociaux qui ébranlent périodiquement le pouvoir ottoman.

Pièces à exposer

Byzantium sive Constantineopolis, Giovanni Andrea Vavassore detto Vadagnino, Bois, c. 1520.

Cote : Res 24 014 (Fonds Neufville)

Giovanni Andrea Vavassore, dit Guadagnino ou Vadagnino, graveur sur bois, imprimeur et cartographe italien du XVI^e siècle travaille à Venise où il grave d'après Dürer des sujets religieux et des vues.

La carte que l'on présente date de 1520. Œuvre de référence, elle a probablement servi de modèle aux plans qu'offrent S. Munster pour sa *Cosmographiae universalis* (1550) et G. Braun dans *Civitates orbis terrarum* (1572). Intitulée *Byzantium sive Constantineopolis*, il s'agit d'une vue de la ville depuis Scutari. La figuration du bâti est assez aérée et les monuments se fondent dans l'ensemble. Le nom des quartiers et des monuments est signalé par des phylactères. Des navires représentés autour de la pointe du Sérail arborent des drapeaux aux armes de Gènes, Venise et de l'Empire ottoman.

Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, Pierre Belon du Mans, 1553.

Cote : Res. 357 219

Pierre Belon, médecin originaire du Maine, né en 1518, fait partie d'un groupe de savants envoyés dans les années 1544-1549 par François I^{er}, dans la suite de l'ambassadeur d'Aramon, pour enquêter sur la Turquie et la Palestine et en rapporter des médailles, manuscrits et antiquités. Belon séjourne à Constantinople puis voyage en Anatolie, Egypte et Palestine. Il se consacre à l'observation de plantes, à la faune et à l'ichtyologie. En humaniste, il cherche à relier ses observations aux descriptions des Anciens et s'intéresse à la vie sociale en Turquie. Ses *Observations* publiées en 1553 à Paris, constituent une somme encyclopédique des connaissances physiques et sociales sur l'Empire ottoman à la Renaissance, un ouvrage de référence largement plagié et imité par ses successeurs, y compris ses compagnons de route. Le recueil factice dont on

dispose, mais qui ne constitue pas le seul exemplaire de la BML, présente une typographie en caractères italiques avec des lettrines fleuries ainsi que de belles gravures sur bois représentant des plantes et des animaux qui, pour certaines, ont été coloriées par un des propriétaires de l'ouvrage.

Itinera Constantinopolitanum et Amasinum ab Augerio Gislenio Busbequio ad Solimannum Turcarum Imperatorem, Ogier Ghislain Busbecq, 1582.

Cote : 410 721

Augier Ghislain de Busbecq (1522-1592) est né à Commines en Flandre. Après de brillantes études à Louvain, à Paris et en Italie, il est en 1554 attaché à l'ambassade de Londres puis envoyé à Constantinople auprès de Soliman. Pour s'y rendre, il passe par Vienne où il est reçu par l'empereur Ferdinand puis par Bude et arrive à Constantinople le 20 janvier 1555. Il y effectue deux séjours successifs. Jusqu'en août 1562, il négocie un traité de paix de huit ans entre les deux Empires. A son retour, il est chargé de l'éducation des jeunes archiducs, Rodolphe et Mathias, fils de Maximilien II.

Le récit de ses deux ambassades dans l'Empire comprend de nombreuses informations sur les conditions de son séjour et le déroulement de sa mission diplomatique. Il s'y montre un observateur curieux et perspicace du gouvernement turc et des mœurs ottomanes.

La relation se présente sous la forme de quatre lettres adressées à Nicolas Micaut, seigneur d'Indeveld, membre du conseil privé de l'Empereur. Publiées d'abord partiellement en latin, et sans la permission de l'auteur, par Plantin à Anvers en 1582, les lettres paraissent à Paris en 1589 sous le titre de *Legationis Turciae Epistolae*. Elles sont traduites en français par Gaudon en 1646 et accompagnées d'un ouvrage présentant les moyens militaires de combattre les Turcs et de les chasser de Constantinople²

² *Ambassades et voyages en Turquie et Amasie de M. Busbequius, nouvellement traduites en françois par S.G. et divisées en 4 livres*. Paris : Pierre David, 1646, Gaudon imp. 698 p., 17 cm. (BML 319577)

Relation journalière du voyage du Levant, Henry de Beauvau, 1615.

Cote : Res. 308527

Homme de guerre pour le compte de l'empereur Rodolphe de Hongrie puis pour l'électeur de Bavière, Beauvau, d'origine lorraine, concourt à repousser les Turcs lors de l'invasion de la Hongrie. En tant que diplomate, il est ambassadeur à Rome et voyage en Europe, en Asie et en Afrique. Il termine enfin sa carrière comme premier chambellan du duc de Lorraine.

Le récit du voyage qu'il effectue dans le Levant en 1604 se présente sous la forme d'un rapport journalier de ses activités en six parties qui retracent son parcours, de Venise à Constantinople, puis Jérusalem, Le Caire et l'Égypte et le retour à Naples. Reçu par M. de Trèves, ambassadeur de France, il passe quatre mois dans la capitale de l'Empire ottoman et en donne une description assez semblable à celles de ses contemporains.

En annexe figurent une première liste des « noms de lieux avecque leurs distances mesurées par mils » et une seconde énumérant les provinces et royaumes « subjectiz à la Puissance des Empereurs ottomans ». Cela prouve tout l'intérêt que l'auteur portait au balisage de la route du Levant et à la situation géopolitique de la région.

La page de titre de l'édition de 1615 présente un très intéressant frontispice allégorique, typique du XVII^e siècle. Ce « monument élevé à Beauvau », arc de triomphe à colonnes ioniques, est orné de deux allégories en pied, celles de droite symbolisant l'Afrique et celle de gauche, l'Asie. Cette dernière représente un janissaire armé d'un sabre et d'un mousquet, et portant un casque à plumeau et une mèche fumante à la main. Le second intérêt de cette édition réside dans ses nombreuses illustrations comme une vue de Constantinople et surtout une série de petites gravures sur cuivre représentant une vue cavalière de chaque étape du voyage en Méditerranée.

Relation d'un voyage fait au Levant, dans laquelle il est curieusement traité des Estats sujets au Grand Seigneur, des Mœurs, Religions, Forces, Gouvernemens, Politiques, Langues et Coustumes des Habitans de ce grand Empire, Et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Egypte, Pyramides, Mumies, Deserts d'Arabie, La Meque : et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Afrique, remarquez depuis peu et non encore décrits jusqu'à présent, Jean de Thevenot, 1665.

Cote : 308 757

Né à Paris en 1633, Thevenot, neveu du voyageur Melchisedech de Thevenot, a très tôt le goût des voyages. Il parcourt une grande partie de l'Europe et s'embarque à Rome pour Constantinople en 1655. Il gagne ensuite l'Egypte où il réside près de sept ans. Il effectue en 1664 un second voyage dans le Levant, séjourne à Ispahan et meurt en Arménie sur la route du retour.

Sa relation a été publiée pour la première fois par ses soins en 1664 ; des suites en 1674 et 1684 sont venues la compléter, avant que *Les voyages de M. de Thevenot, tant en Europe, qu'en Asie et en Afrique* ne rassemblent le tout en 1689. Toutes ces éditions ont connu un grand succès à cause de leur exactitude et des particularités curieuses qu'elles renferment. Elles ont été traduites en hollandais et en allemand. Thevenot y décrit les contrées parcourues et en fait l'historique. Il s'intéresse tant à l'architecture qu'aux institutions ou aux us et coutumes.

L'édition de 1665 présente en regard de la page de titre un portrait en pied de l'auteur habillé en turc gravé sur cuivre par Stéphane Picart. Il pointe son index au niveau du Levant sur une carte dépliée face à lui.

Les voyages et observations du sieur de La Boullaye Le Gouz, La Boullaye Le Gouz, 1657.

Cote : Res.323186

Contemporain de Jean-Baptiste Tavernier, il effectue plusieurs voyages en Perse et en Inde, qui l'amènent à séjourner à Constantinople. En juillet 1665, il part à Ispahan, sur ordre de Louis XIV, en compagnie de marchands français représentants de la Compagnie des Indes et du gentilhomme Nicolas Claude

Lalain. Il disparaît au cours de ce voyage aux environs de Surate, sans doute assassiné par des soldats.

Le récit de ses voyages débute par une liste commentée des ouvrages de ses prédécesseurs. Il aborde l'itinéraire qu'il a emprunté, informe le lecteur des caravanes régulières partant de Pologne et de Smyrne et décrit, plan du Sérail à l'appui, les « raretez de Constantinople », la religion des Ottomans et le gouvernement de l'Empire, sur lequel il porte un regard très critique. La présente édition est de facture assez courante (simple couverture de parchemin) mais présente un certain nombre de gravures sur bois très épurées, dans le style indien, portant essentiellement sur la Perse et l'Inde. L'auteur est représenté en tête d'ouvrage, en habit levantin. A ses pieds, deux sphères, l'une représentant le globe terrestre où figurent les continents, l'autre la voûte céleste avec les signes du zodiaque. On le dit « connu en Asie et en Affrique sous le nom d'Hibrahim-Beg et en Europe, sous celui de Voyageur Catholique ». Il faut noter aussi la présence d'un petit lexique à la fin de l'ouvrage.

Viage a Constantinopola, en el año de 1784, José Moreno, 1790.

Cote : G 400/8

On sait peu de chose sur l'Espagnol Joseph Moreno mais le récit qu'il nous donne d'un voyage à Constantinople en 1784 est tout à fait intéressant. Dédié au comte de Floridablanca, premier secrétaire d'Etat, il rapporte l'ambassade espagnole auprès de la Grande Porte chargée de resserrer les liens diplomatiques avec l'Empire à la suite des accords conclus à Constantinople en septembre 1782. Pour l'auteur, son récit doit servir également au développement du commerce de l'Espagne en Turquie et à une meilleure connaissance de la mentalité et des usages ottomans. La première partie de l'ouvrage est consacrée au récit du voyage par mer et à ses péripéties. La seconde procède de façon thématique et aborde l'histoire de la ville, la diversité de la population, les us et coutumes des Turcs, la religion et le gouvernement, les monuments et la culture, l'armée et la flotte... L'auteur évoque aussi l'influence des Européens en Turquie. La troisième partie relate le retour de la flotte. L'intérêt de l'ouvrage réside aussi dans les gravures illustratives et dans ses annexes. Une grande carte fait figurer l'itinéraire aller-retour de la flotte

espagnole de Carthagène à Constantinople, gravée par J. de la Cruz. En annexe, la route est très précisément décrite, balisée, le temps et les distances rigoureusement évalués. On trouve également un plan de Constantinople et de ses environs (p. 168), le plan de Sainte Sophie, une vue de la mosquée de la Validé, de la pointe du Sérail, ainsi que des dessins techniques de canons et d'une machine de l'arsenal (p. 296 et 312).

A journey through the Crimea to Constantinople ; in a series of letters from the right honourable Elizabeth Lady Craven, to his highness, the margrave of Brandeburg, Anspach, and Bareith, Vienne, 1800

Côte : 806 769

Fille du comte de Berkeley, née en 1750, elle épouse Guillaume, comte de Craven en 1767. Maltraitée par lui, elle s'en sépare en 1781 et quitte l'Angleterre. Elle voyagea en Europe et en 1787, elle est en Turquie et en Crimée. Elle est reçue à Constantinople par le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France. Elle s'y intéresse, avec un esprit léger et délicat, aux nuances des mœurs de la société, et à la condition de la femme en Turquie, qu'elle juge plus libre et plus heureuse qu'en Europe occidentale. Dans son *Voyage à Constantinople par la Crimée*, Michaud trouve quelques bonnes observations, mais moins d'exactitude et de vérité que chez Lady Montague. Cet ouvrage connut cependant le succès dès sa parution. Dans la même année 1789, il en parut trois traductions françaises à Paris. Elle mourut à Naples en 1828.

Il serait intéressant de l'ouvrir aux pages 302-303, correspondant au passage où Craven évoque les conditions de son séjour à Constantinople, et en particulier la nécessité dans laquelle elle s'est trouvée de se vêtir à la turque à chacune de ses sorties.

Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur ; nouvel itinéraire orné d'une carte et de cinquante vues et vignettes sur acier ; avec tableaux indiquant les lieux desservis par les paquebots à vapeur, sur la Méditerranée, l'Adriatique et le Danube le prix des places et des marchandises, les distances et la valeur des monnaies, Marchebeus, 1839.

Côte : 134 359

Architecte français, il fit partie de la société choisie embarquée à bord du *François I^{er}* pour ce qui fut, en 1833, le premier voyage en Méditerranée d'un bateau à vapeur. Cette croisière était « à but d'agrément et d'instruction » et ralliait Marseille à Constantinople par l'Italie, la Sicile, Malte et la Grèce. Dans son livre *Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur*, Marchebeus fait une description assez classique de toutes les escales de la croisière. Même Constantinople l'intéresse moins que les faits et gestes du beau monde qu'il côtoie. Il consacre en revanche de longs développements aux réformes et transformations que le Sultan devrait faire subir à sa capitale s'il voulait en faire une ville digne de l'Europe. Marchebeus constitue ainsi un exemple typique de ces « européanisants » convaincus du bien fondé de cette évolution.

Il serait judicieux d'exposer cet ouvrage à la page IX, présentant un tableau récapitulatif de l'itinéraire du *François I^{er}*, avec une évaluation des distances et des durées de la navigation. Celui-ci illustrerait assez bien les profondes modifications qu'a connues le voyage de Constantinople avec l'avènement de la vapeur.

Les paquebots du Levant ; guide des voyageurs des paquebots-portes de la Méditerranée, Messageries marchandes nationales, 1853.

Cote : G 402/18

Ce guide de référence sur les croisières en Méditerranée consacre un chapitre pour chaque étape séparant Marseille du Bosphore. Il décrit un itinéraire passant par l'Italie, la Sicile, Malte, l'Égypte, la Palestine, Rhodes, Smyrne et Constantinople avec retour par la Grèce. Le chapitre consacré à Constantinople insiste particulièrement sur les précautions à prendre pour s'assurer un séjour agréable : faire appel à un interprète, choisir un hôtel en pierre, prévoir le paiement de bakchichs. On conseille particulièrement la visite pittoresque des bazars, de Sainte

Sophie et d'autres monuments remarquables, ainsi que de s'immerger dans la foule de la place de Séraskier. On précise que, malgré l'urbanisme moderne des faubourgs de Péra et de Galata, « [...] ce que l'on gagne en commodité, on le perd en pittoresque, et tout voyageur intelligent préférera les rues incorrectes de Stamboul ». Enfin, une promenade sur le Bosphore à bord de bateaux à vapeur s'impose. Ce petit guide de poche comprend quelques représentations de la ville assez classiques pour l'époque, notamment une vue de la pointe du Sérail prise des hauteurs arborées de Péra, avec en premier plan un cimetière et des maisons de bois. Nous conseillons cependant de présenter la gravure figurant en première page de l'ouvrage, intitulé « Salon des paquebots-poste de la Méditerranée » et qui montre quelques personnages en tenue de soirée se restaurant autour d'une grande table.

De Paris à Constantinople, Adolphe Joanne, 1890.

Cote : 91 406

Destiné à renseigner précisément les touristes qui à la fin du XIX^e siècle profitent de la modernisation des moyens de transport pour se rendre à Constantinople, le guide Joanne fait une large place aux considérations logistiques. Il présente des informations sur les compagnies de bateaux à vapeur et de chemin de fer, notamment sur l'Orient-Express, puis, après quelques généralités sur la Turquie, il expose les différents itinéraires possibles. On y trouve une carte de l'Europe méridionale et du bassin méditerranéen où sont figurées les lignes de chemin de fer (p. 44) et un panorama original de la ville depuis la Tour de Galata (p. 132). Après des renseignements pratiques sur le séjour dans la ville (hôtels, restaurants, théâtres, transports...), cinq itinéraires différents sont proposés, dont trois à Péra et Galata, pour découvrir Constantinople ancienne et moderne. Enfin, deux séries d'excursions (« faciles » et « difficiles ») permettent de se rendre dans les environs de la capitale. On peut aussi noter une carte du bazar de Stamboul (p. 268)

Approches de la ville

Il est une constante dans tous les récits de voyage à Constantinople : celle de l'évocation du décalage entre l'enchantement du voyageur à la vision de Constantinople à l'entrée du Bosphore, et son désenchantement face à la réalité une fois qu'il a débarqué en ville. La réputation de beauté inégalable de cette première vue de Constantinople est en effet corroborée par tous les récits de voyage. Même Chateaubriand, « turcophobe » invétéré et qui a tout détesté de son bref séjour à Constantinople, reconnaît que cette première vue est à raison considérée comme l'un des « plus beaux points de vue de l'univers », même s'il a pour sa part préféré la baie de Naples. Cette opinion est toutefois qualifiée d'excentrique par l'abbé Berton, tant l'aspect spectaculaire du point de vue de Constantinople rallie tous les suffrages. De Flaubert à Lamartine, tous les plus grands noms rivalisent de lyrisme pour essayer de rendre la magnificence de cette vision. Lamartine se désole même qu'on ne lui ait pas encore suffisamment rendu justice : « Je ne puis comprendre comment, de tant de voyageurs qui ont visité Constantinople, si peu ont senti l'éblouissement que cette scène donne à mes yeux et à mon âme ; comment, aucun ne l'a décrite. Serait-ce que la parole n'a ni espace, ni horizon, ni couleurs, et que le seul langage de l'œil c'est la peinture ? Mais la peinture elle-même n'a rien rendu de tout ceci. Des lignes mortes, des scènes tronquées, des couleurs sans vie. Mais l'innombrable gradation et variété de ces teintes selon le ciel et l'heure, mais l'ensemble harmonieux et la colossale grandeur de ces lignes, mais les mouvements, les fuites, les enlacements de ces divers horizons, mais le mouvement de ces voiles sur les trois mers, mais le murmure de vie de ces populations entre ces rivages, mais ces coups de canon qui tonnent et montent des vaisseaux, ces pavillons qui glissent ou s'élèvent du haut des mâts, la foule des caïques, la réverbération vaporeuse des dômes, des mosquées, des flèches, des minarets dans la mer : tout cela, où est-il ? ».

Cet émerveillement est cependant voué à être brutalement remplacé par une désagréable surprise : le point de vue est certes superbe, mais Constantinople

révulse la plupart des voyageurs par la saleté et l'insalubrité de ses rues. Ainsi de Thevenot ne veut pas croire que la ville où il se trouve soit bien celle qu'il vient juste de contempler de l'extérieur et Berton est même persuadé que son guide le fait débarquer par les égouts ! Castellan juge en fait « [...] la ville [...] aussi affreuse dans l'intérieur, qu'elle est belle au dehors. ». Cette idée de contraste est partagée et reprise par tous les auteurs. Il semble que Sandys en soit le précurseur, ayant observé dès le XVI^e siècle : « Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une ville qui, vue de quelque distance, promette tant, et qui, vue de près, tienne si peu. Sur les sept montagnes dont elle s'enorgueillit, sont répandues une infinité de rues étroites, sales et mal pavées, qui ne sont nettoyées des immondices qui les couvrent que par des troupes de chiens sans maître, de l'espèce des chiens-loups [...]. ». Les réformes urbanistiques du XIX^e siècle n'effacent pas ce contraste, About constatant que « [...] les magnificences de ces bords enchantés sont presque tous en façade. Les palais, les villas, les kiosques, s'étalent à nos yeux comme un décor de théâtre derrière lequel on ne trouve souvent que des montagnes et des ravins. Les bâtiments de grande apparence ne sont que des chalets peints en pierre comme l'ambassade de France à Therapia. ».

Ce premier décalage symbolise en fait assez bien le voyage de Constantinople, généralement placé sous le signe du contraste. Celui-ci existe certes objectivement, mais aussi dans le regard du voyageur qui veut faire la description de cette ville. Dans cette entreprise, il se trouve alors pris entre deux aspirations : d'une part la volonté de s'inscrire dans la tradition du récit de voyage, dont ils ont été nourris et à laquelle il ne manque pas de se référer constamment ; d'autre part, le désir de perfectionner cette tradition, de se démarquer de ses prédécesseurs en étant plus scientifique, plus complet, plus fidèle à la réalité. Il en résulte une grande identité de forme de ces récits, la description de Constantinople étant presque toujours organisée selon de grandes catégories : monumentalité, institutions et population. A cet égard, l'étude de la Constantinople monumentale constitue un révélateur pertinent de ces contrastes, de par son aspect accrocheur qui en fait le passage obligé de toute visite et de toute description, mais qui, en définitive, déçoit souvent plus qu'elle n'enthousiasme.

1. Une grande cité séculaire

Le passage obligé de tout récit de voyage à Constantinople est celui de la description de ses monuments et, de façon plus générale, de sa topographie. Il s'en dégage souvent à la lecture une impression de déjà-vu, presque d'exercice imposé. Les passages concernant en effet Sainte-Sophie ou la Solimanie par exemple se ressemblent fortement d'un ouvrage à l'autre, quand ils ne sont pas purement et simplement plagiés sur un prédécesseur. Presque tous font ainsi référence au *De Constantinopoleos topographia* de Gilles, ouvrage fondateur pour tout ce qui concerne l'architecture byzantine de Constantinople. Humaniste français ayant séjourné à Constantinople de 1544 à 1548, il accorde dans son récit une grande place à la description topographique et architecturale de la ville, et en particulier aux sites antiques.

Les conditions de la visite elle-même dictent parfois cette similarité dans les descriptions. N'entre pas au Sérail qui veut, l'accès à l'intérieur des mosquées requiert un *firman*, laissant ainsi de nombreux voyageurs à la porte. Ceux-ci sont alors confrontés à un choix : ne pas dépeindre ce qu'ils n'ont vu que de l'extérieur, le faire de façon forcément incomplète ou emprunter à d'autres leur description.

Certains auteurs s'éloignent cependant de cette unité de ton. La basilique de Sainte Sophie semble en particulier diviser les observateurs, ravissant de par son architecture et ses décorations Dallaway ou Castellan, mais laissant froid le baron de Tott ou Flaubert, qui la juge n'être qu'un « [...] amalgame disgracieux de bâtiments, minarets lourds [...] ». En fait, chaque voyageur arrive à Constantinople avec des conceptions différentes sur la période byzantine, son importance et ses apports. Lamartine essaie cependant de concilier ces deux points de vue en expliquant d'où vient leur divergence : « La grande basilique de Sainte Sophie, bâtie par Constantin, est un des plus vastes édifices que la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus ; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. »

En outre, Sainte Sophie, ancienne basilique chrétienne devenue mosquée, symbolise au mieux un aspect extrêmement frappant de Constantinople : celui d'une cité séculaire qui a vu l'apport culturel musulman se superposer à son héritage byzantin. Cependant, nombre d'auteurs se piquant d'archéologie déplorent ce qu'il reste de cet héritage antique, détruit, dégradé ou reconverti par le conquérant ottoman. Sallaberry fait au XVIII^e siècle un tableau de la situation : « Les monumens qui subsistent du séjour de tant d'empereurs, sont en petit nombre. Les mœurs du peuple qui ont envahi cette ville célèbre, ont plus contribué que le temps à les anéantir. Un obélisque égyptien de granit rouge, une vaste citerne qui a été recombée pour faire des filatures de soie, la fameuse Sainte Sophie, la citerne de Philoxenos, la colonne de Marcian, la colonne Brûlée, le tombeau de Constantin, les restes de l'aqueduc de Justinien à Belgrade, voilà les antiquités qui ont échappé aux Turcs et au temps. Le fameux hippodrome a perdu jusqu'à son nom. Je ne le trouve point au milieu de l'*atmeïdan* environné de maisons turques grotesquement peintes [...]. ». Cette thèse est néanmoins contredite par Castellan, qui reconnaît également la faible présence de l'héritage byzantin, mais sans en tenir pour autant les Turcs responsables : « Je vais peut-être avancer un paradoxe ; mais je ne crois pas que les musulmans soient ni plus barbares ni plus intolérants qu'une foule d'autres nations. S'ils ont été plus destructeurs, ce n'a été que rarement pour le plaisir de détruire ; enlèvent-ils les colonnes d'un temple à moitié ruiné, et par conséquent inutile à leurs yeux, c'est pour en construire un autre avec ces matériaux, et ils n'ont fait en cela qu'imiter les Romains, les Goths, et tous les peuples modernes. Mais trouvoient-ils les monuments entiers, tels que le Temple de Jérusalem, le Parthénon d'Athènes, et l'église de Sainte Sophie à Constantinople, ils se contentoient de les purifier et de les convertir aux usages de leur culte, sans presque rien détruire des ornemens et des attributs anciens. ». Tous sont néanmoins frappés par cette superposition du monde byzantin et du monde musulman. En outre, à la ville musulmane se superpose au fil du temps une ville européenne, à laquelle le quartier des ambassades de Péra sert de modèle. C'est ce qui fait dire à de Amicis au XIX^e siècle : « C'est une grande cité en transformation, composée de vieilles villes qui s'en vont, de villes nouvelles nées d'hier, et d'autres qui sont en train de naître. ».

Cette perception est résumée par Jean-Claude Berchet dans *Le voyage en Orient*³ par la notion de Constantinople, ville palimpseste. De même que l'héritage byzantin a été supplanté par la culture musulmane, de même cette Stamboul ottomane fut progressivement effacée par la ville européenne, qui prit tout son essor avec les grandes réformes du XIX^e siècle.

Quelques auteurs essaient toutefois de se singulariser, d'apporter un regard neuf ou au moins un peu d'originalité à cette description très convenue de Constantinople. Tournefort ou de Bruyn tentent par exemple de procéder à une description topographique systématique, quasiment cartographique, en insistant sur l'importance et les particularités des différents quartiers. De plus, d'autres auteurs mettent en valeur certaines singularités architecturales de Constantinople jusque-là ignorées de leurs prédécesseurs. Le comte Andréossi, dans sa grande étude sur le réseau hydraulique de Constantinople, fait ainsi de longs développements sur ses citernes, Flaubert s'extasie sur les murailles (« Les murs de Constantinople ne sont pas assez vantés, c'est énorme ! »), le récit de de Amicis est ponctué de petites illustrations représentant les rues et venelles des quartiers les plus anonymes...

De même, les récits de voyage n'accordent vraiment de l'importance au Bosphore et aux alentours de Constantinople qu'à partir du XIX^e siècle. Ce changement va de pair avec une évolution de la description, moins statique et thématique, plus fidèle à l'itinéraire parcouru, qui transforme ces relations en récits de promenades, d'excursions. De plus, l'iconographie, centrée aux siècles précédents surtout sur les costumes, s'attache désormais davantage aux rues parcourues et aux bâtiments visités. Quoique plus personnels et plus empreints de subjectivité, ces récits tendent néanmoins à se calquer sur des guides déjà existants ou même à devenir eux-mêmes des guides de la Constantinople monumentale.

Le traitement du Sérail illustre lui aussi parfaitement cette approche de la description monumentale. Il constitue en effet un passage obligé de tout récit de voyage à Constantinople, mais sa difficulté d'accès, combinée à son statut de siège

³ Berchet, Jean-Claude. *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*. Paris, 1985.

du pouvoir et de lieu de cristallisation de nombreux fantasmes européens, n'en donnent aux voyageurs qu'une vision toujours parcellaire et fortement stéréotypée.

2. Une capitale musulmane

Si les aspects monumentaux de Constantinople constituent un élément incontournable des récits des voyageurs, la description du gouvernement et des institutions de l'Empire en est également un passage obligé. Pour le personnel des ambassades, elle constitue à la fois le reflet de leurs activités sur place (visites officielles, audiences auprès du grand vizir ou de son représentant...) et un aspect essentiel de leur mission qui leur impose d'informer au mieux leur gouvernement du fonctionnement et de la situation politique de l'Empire. Cependant, dans de nombreux récits, les passages qui s'y réfèrent sont souvent dénués d'originalité et sont le fruit d'une réécriture à partir des ouvrages publiés précédemment.

Le Sérail, siège du pouvoir à Constantinople pour l'ensemble de l'Empire ottoman, focalise l'attention des voyageurs. Le palais de Topkapı, ou « Nouveau Palais », édifié par Mehmed II, constitue en soi un univers. Il abrite en effet le gouvernement (le « divan », présidé par le grand vizir), les appartements du sultan et le harem. Deshayes de Courmenin l'évoque ainsi : « Le sérail est comme une république, séparé du reste de la ville, qui a ses lois et façons de vivre toutes particulières : l'ordre y est aisément conservé, parce que ceux qui y vivent n'ont point d'autres connaissances que celles qu'ils y ont apprises, ni ce que c'est que la liberté ». Les étrangers sont peu nombreux à y avoir accès et ce qui s'y passe reste très largement mystérieux. De même, le sultan, lorsqu'il est aperçu, passe au loin, sur une barque au large de la pointe du Sérail, noyé dans le cortège qui le conduit à la mosquée, ou en promenade dans ses jardins accompagné des sultanes sur lesquelles on ne doit pas poser les yeux. Cependant, cela n'empêche pas les voyageurs de s'attarder longuement à la description des instances du pouvoir, des différentes charges des officiers et de porter sur le fonctionnement de l'empire un jugement tranché.

De nombreux récits présentent en effet une analyse thématique des institutions et de leur impact sur la société, souvent détachée de toute référence historique et sans lien avec la situation politique du moment. Ce que l'on trouve dans *Les Voyages du sieur du Loir* (1654) ou chez Tournefort (1717), s'inspire largement d'un des premiers essais de description systématique publié par Postel vers 1560 et intitulé *De la République des Turcs*. Ce travail de recension et d'explicitation semble atteindre sa forme achevée dans le *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier dont les planches représentent toutes les catégories d'officiers de l'Empire. D'autres voyageurs, attentifs à rapporter de façon vivante les conditions de leur séjour, évoquent les intrigues de palais, les passations de pouvoir, les troubles sociaux qui secouent régulièrement la capitale ainsi que les manœuvres des armées en période de guerre extérieure. C'est le cas en particulier de Lucas qui, lors de son voyage en 1714, visite le camp militaire installé en périphérie de la capitale où le sultan Ahmed III, vainqueur de Pierre le Grand, prépare la guerre contre Venise. Enfin, le regard des étrangers sur le gouvernement peut dépendre en grande partie de leurs conditions de séjour. Ainsi, Pouqueville s'attache surtout à décrire les pratiques judiciaires du régime et les conditions de détention au bagne ainsi que le Château de Sept Tours, où il a été emprisonné pendant plus de deux ans. En effet, lorsque les Occidentaux en viennent à juger le gouvernement turc, ils soulignent souvent la tyrannie de ce régime et la dureté de ses pratiques. Cependant, jusqu'au début du XVIII^e siècle, ce constat est nuancé par l'admiration que leur inspirent la stabilité et le rayonnement de l'Empire et la puissance de son armée, et beaucoup, à l'instar de Bruyn, concluent malgré tout qu'ils n'ont jamais vu de « [...] ville où l'ordre fût gardé avec tant d'exactitude. La soumission y est aveugle, les châtiments prompts et rigoureux. ». De même, Poujoulat, que la visite du marché aux esclaves désole, reconnaît que les prisons de Constantinople ne sont pas plus inhumaines que celles d'Occident.

Légitimement traités sur le même plan que le politique, les aspects religieux occupent aussi une grande place dans les récits des voyageurs. Constantinople s'affirme en effet, après la conquête, comme le cœur du monde musulman et la rivale de Rome. Ainsi, les étrangers sont frappés par les preuves architecturales de l'islamisation de la capitale et plus encore par l'influence de la religion sur la

mentalité turque et le fonctionnement de la société. Grelot est frappé dès son arrivée par l'aspect de la ville : « Au milieu de ces maisons, on aperçoit un nombre incroyable de gros dômes, de coupoles, de minarets, tourelles ou clochers qui s'élèvent beaucoup au-dessus des bâtiments ordinaires. ». Les voyageurs s'emploient tous à décrire les mosquées, et Sainte Sophie, dans laquelle ils ne pénètrent souvent que munis d'un *firman*, concentre, par son histoire, toute leur attention. Indissociable du politique et dictant toutes les règles de la vie sociale, l'Islam fait l'objet de développements importants, où les voyageurs évoquent les principes du Coran et parfois son histoire, les rites et les cérémonies religieuses. Le sieur du Loir, par exemple, illustre son récit d'une traduction de certaines litanies accompagnées de portées musicales transcrivant la mélodie. Cependant, au-delà de ces descriptions objectives, les étrangers cherchent d'abord à juger de l'impact des préceptes religieux sur les mœurs et la vie quotidienne des Turcs. L'Islam structure et façonne la capitale : chaque quartier, organisé autour de ces grands points névralgiques que constituent les mosquées, dispose de grands établissements commerciaux et culturels, érigés par les sultans successifs, et qui témoignent selon Dallaway d' « une politique aussi sage qu'humaine ». En outre, les Occidentaux, d'abord étonnés par l'étrangeté de certaines pratiques, semblent sincèrement reconnaître des mérites aux musulmans, la religion favorisant chez eux la frugalité et l'austérité, la tempérance et l'humilité. La religiosité même du Turc semble imposer le respect et fait dire à Lamartine : « Dieu est sans cesse dans sa pensée et dans sa bouche. ». Cependant, ce jugement est très fortement nuancé par la pratique de l'esclavage des chrétiens et l'idée que la religion cautionne et fait le lit de la tyrannie du pouvoir politique. Déjà, Postel met en garde le voyageur contre la susceptibilité et l'intolérance des Turcs : « [...] car si vous en dittes mal ou de leur prophète ils vous feront Turc ou mourir. ». Chateaubriand, se considérant lui-même comme le dernier croisé, a ces propos très durs : « [...] ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un imam conduit et qu'un janissaire égorge. ». De Amicis juge ainsi la religion des Turcs : « [...] elle flatte sa nature sensuelle, elle justifie son inertie, elle sanctionne sa tyrannie. ». Pour certains voyageurs, la religion pourrait masquer les véritables penchants des Turcs, qui s'expriment librement les soirs de Ramadan. Della Valle, du Loir ou encore

Lucas s'affligent de la débauche et des travestissements auxquels ils donnent lieu, ainsi que de l'indécence des représentations théâtrales, même si Lucas ajoute que « [...] les Turcs ne font ici à la fin du carême que ce qu'on fait ailleurs avant que de le commencer. ». En tout cas, c'est cette prise en compte de la dimension religieuse qui permet aux voyageurs d'appréhender la société ottomane et notamment les relations homme-femme.

3. Une population contrastée

Au-delà de son importance comme lieu symbolique du pouvoir, le Sérail représente aussi pour les voyageurs l'endroit où se concentrent toutes les spécificités et l'étrangeté de la société ottomane. En effet, les Européens connaissent mal la population stambouliote ; tout juste la côtoient-ils occasionnellement dans les bazars ou dans les cafés. En revanche, le Sérail suscite de longs développements et permet d'illustrer à lui seul leurs considérations sur la population turque. Poussant parfois leur description jusqu'à la caricature, les voyageurs en trahissent ainsi la valeur subjective. Ceci est particulièrement vrai pour la partie du Sérail réservé aux femmes, à laquelle ils n'ont même pas accès.

Les femmes turques restent très largement un mystère pour les Occidentaux et leur évocation dans les récits ne traduit souvent que l'éloignement et une sensualité inaccessible. Les aspects religieux et sociaux qui régissent les rapports homme-femme expliquent l'absence des femmes du quotidien des voyageurs qui, cependant, s'étendent avec un grand luxe de détails sur la vie des turques dans les harems ou aux bains. Sallaberry juge sur ce point ses prédécesseurs : « Je ne connais pas de voyageurs qui se sont tus sur les femmes turques. C'est ce dont on parle le plus et qu'on voit le moins. ». Certains se prévalent même de les avoir côtoyées de près et de connaître les mystères du Sérail. Della Valle semble retirer une grande fierté des quelques contacts qu'il aurait eus avec elles aux bazars : après les avoir poussées du coude et esquissé un sourire, « [...] on ne manque pas de se dire quelques paroles d'agrément et de faire quelques petits tours de

galanterie et ainsi l'on fait peu à peu des amitiés. ». Mais l'évocation de la sensualité des femmes turques prend toute son ampleur lorsque les voyageurs abordent les harems. Ils sont peu nombreux à pouvoir dire qu'ils y sont entrés, comme Lucas qui, en qualité de médecin, aurait rendu visite à une sultane. En revanche, beaucoup témoignent des « voluptés » que les femmes y accomplissent, et dont ils n'ont eu connaissance que par ouï-dire, jusqu'à en décrire complaisamment les débauches, comme de Réglà dans *Les Bas-fonds de Constantinople*. Pour certains, ces pratiques ne sont que les conséquences naturelles de la ségrégation et de la soumission des femmes. Ainsi, du Loir déplore que les hommes « [...] les traitent avec trop d'indignité [...]. », en les laissant dans l'ignorance et en leur interdisant leur paradis. Aussi est-ce avec beaucoup d'indulgence qu'il considère leur liberté de mœurs et leurs intrigues par lesquelles elles se vengent. Plus rares sont les discours qui tendent à nuancer l'oppression des femmes et la misérable condition que la loi religieuse leur réserve. Ils émanent surtout des femmes qui, à partir du XVIII^e siècle, font le voyage de Constantinople et sont admises dans les harems. C'est le cas de Lady Montague qui s'étend largement sur ses visites et les liens d'amitié qu'elle a pu nouer avec des sultanes. Amplement raillée par ses contemporains masculins, elle s'emploie à démystifier en quelque sorte la vie du Sérail et à démontrer que les femmes y sont, malgré les apparences, bien plus libres et influentes qu'on ne l'a cru.

D'autres catégories de la population du Sérail suscitent encore l'intérêt des voyageurs. Ce sont principalement les eunuques et les janissaires, jeunes chrétiens captifs élevés dans la foi musulmane au Sérail, dont l'étrange condition est la source de beaucoup d'interrogations. S'ils ont été fermement soumis à la volonté du Grand Seigneur, ils ont aussi acquis un pouvoir redoutable : les eunuques, au sein du Sérail et les janissaires, dans la ville et dans l'armée. Ce sont ces contrastes et les ambiguïtés inhérentes à la société turque qui semblent fasciner les Occidentaux.

En revanche, les voyageurs n'ont laissé que de vagues indications sur la population de la ville. L'anglais Sandys au XVII^e siècle en évalue le nombre à 700 000, pour une moitié turque et pour l'autre juive ou chrétienne. L'abbé Berton procède lui aussi, entre 1848 et 1851, à un recensement à peine moins sommaire de

la population : « 400 000 musulmans, dont 50 000 esclaves [...] ; les Arméniens schismatiques 205 000, les Grecs 137 000, les Arméniens catholiques 17 000, les juifs 24 000, les sujets étrangers, catholiques en majorité 16 000. ». Cependant, le cosmopolitisme de la ville ne retient pas vraiment l'attention des voyageurs. Certes, ils évoquent des rencontres, en particulier avec des médecins ou des interprètes juifs. De Tulède, juif espagnol de la fin du XII^e siècle, fut le premier à réaliser une description sociologique précise de la communauté juive de Constantinople et reste pour beaucoup une référence. Pourtant, par la suite, cet aspect essentiel de l'identité de la ville n'est traité que marginalement. Quand les différentes communautés sont évoquées, les voyageurs ne les localisent pas dans la ville. Tournefort fait exception, en plaidant pour une description topographique exhaustive de la capitale : « Je n'approuve pas la pensée de ceux qui retranchent de Constantinople tous les faubourgs au-delà du port. ». La forte identité communautaire des quartiers, fruit d'une politique délibérée des sultans, la répartition ethniques des activités artisanales et commerciales, ne deviennent qu'assez tardivement un élément important des récits de voyage. Les Francs⁴ intéressent bien sûr le plus directement les voyageurs européens qui, très tôt, soulignent la prégnance de l'influence occidentale, notamment sur l'architecture des quartiers de Péra et Galata. Les Grecs et les Arméniens voient leur rôle économique reconnu. Tout au long de notre période, ils sont l'objet de jugements contradictoires, ces derniers suscitant les réactions les plus positives, notamment de la part de Olivier, qui, à l'inverse, vilipende les Turcs et les Juifs. En fait, ce n'est qu'au cours du XIX^e siècle que les *Promenades pittoresques* de Pertusier ou les guides touristiques commencent à proposer, par le biais d'itinéraires thématiques, une découverte des différentes facettes et des spécificités ethniques de Constantinople. Pour l'essentiel, ce sont les Turcs de Stamboul, le cœur musulman de la ville *intra muros*, qui monopolisent l'attention des voyageurs.

⁴ Le vocable « Franc » désigne tout ressortissant européen n'étant pas sujet de l'Empire ottoman.

Pièces à exposer

De la République des Turcs ; et là où l'occasion s'offrira des mœurs et loys de tous Muhamedistes, Guillaume Postel Cosmopolite, [c. 1560].

Cote : 345 097

Né en 1505 dans le diocèse d'Avranches, Guillaume Postel est un des hommes les plus savants de son siècle. Enseignant érudit, maîtrisant l'hébreu et le grec, il fait un premier voyage à Constantinople et en Asie mineure en 1537. Il y étudie les langues et achète des manuscrits orientaux. Il est nommé à son retour professeur de mathématiques et de langues orientales au collège de France par François I^{er}. Il accompagne une seconde fois l'ambassadeur d'Aramon envoyé auprès de Soliman. Auteur de plusieurs ouvrages, dont la scientificité de certains fut vigoureusement contestée à son époque, il publie les *Observations sur les mœurs et les lois des Turcs* dont il dédie la première partie au Dauphin. *De la République des Turcs...* a été publié à Poitiers vers 1560. Une seconde édition date de 1575. Jusqu'à sa mort en 1581, il est un savant reconnu et consulté sur de nombreux sujets. L'exemplaire que l'on propose d'exposer n'est pas particulièrement précieux et d'une facture assez classique, mais l'ouvrage est essentiel à une bonne approche du sujet. La première partie est consacrée à la description des mœurs des Turcs : le mariage, les femmes, les vêtements, les bains, les superstitions... La religion est longuement décrite (cérémonies, prières, rites...) et il tente d'expliquer « la cause qu'on juge mal des Muhamediques » ; il donne alors un certain nombre de recommandations aux voyageurs pour se garantir des insultes des Turcs et agir selon les coutumes du pays. L'attention qu'il porte aux lois et à la justice montre à la fois la curiosité de son siècle en la matière mais aussi une grande défiance à l'égard du gouvernement turc. En troisième partie de l'ouvrage, la description du Sérail s'arrête sur la vie du sultan et ses loisirs, les domestiques et l'intendance, mais surtout sur les enfants chrétiens captifs et élevés au Sérail, les futurs janissaires, dont le statut laisse bon nombre de voyageurs perplexes.

De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quattuor, Pierre Gilles, 1561.

Cote : 321 921

Naturaliste français né à Albi en 1490, il explora les côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique pour observer les poissons. De retour en France, Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, devint son protecteur. Il fut chargé par François I^{er} de visiter les pays soumis aux Turcs. Mais, à son arrivée en Asie Mineure, Gilles avait épuisé son argent et n'avait plus de contacts avec la France. Il dut s'engager comme soldat dans les troupes de Soliman II qui était en guerre avec la Perse. Il put acheter son congé avec l'aide d'amis et partit pour Constantinople en 1550, où il rencontra André Thévet. Ils allèrent chercher ensemble des médailles dans les ruines de Chalcédoine. Il revint en France par terre la même année, à la suite de l'ambassadeur d'Aramon. Il mourut à Rome en 1555. Outre des traductions d'auteurs anciens, un lexique gréco-latin, des discours, et une histoire de Ferdinand roi d'Aragon, son séjour en Turquie a donné lieu à *De Topographia Constantinopoleos* et à *De Bosphoro Thracio libri tres* que son neveu Antoine Gilles édita. Sa description de Constantinople est très estimée pour son exactitude. Banduri l'a réimprimée dans son *Imperium Orientale*. L'ouvrage, se voulant scientifique avec des passages en grec, est composé de quatre livres. Le premier s'intéresse aux fondateurs et à la grandeur de Byzance. Gilles consacre les deux livres suivants aux monuments antiques de la ville, avant de conclure dans le dernier tome par une étude des monuments ottomans contemporains. Compilé par le neveu de Gilles à partir de ses notes, ce dernier livre contient des touches plus personnelles. Ainsi d'après Gilles, le malheur de ce séjour est d'être habité par des barbares sans culture. Cet humaniste est par ailleurs un précurseur de la science moderne de la topographie et de l'archéologie. Il compare ses sources, essaye de mesurer les colonnes et les bâtiments, et doit parfois distraire les Turcs pendant que son guide travaille fébrilement.

Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople ; enrichies de plans levez par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville, Grelot, 1680.

Cote 104 677

Voyageur et dessinateur né vers 1630, il se trouvait à Constantinople lorsque Jean Chardin y arriva le 9 mars 1671. Ils se lièrent d'amitié et Chardin offrit contre un traitement avantageux de l'accompagner en Perse. Ils partirent le 17 juillet. Grelot reproduisit les sites et monuments de Crimée, Circassie, Mingrélie, Indes Orientales ainsi que les costumes des habitants. En 1676, Grelot se sépara de Chardin, peut-être en se brouillant avec lui. Ce dernier lui laissa la propriété des dessins de Constantinople qu'il avait exécutés avant leur rencontre. Des Indes Orientales, Grelot revint à Constantinople, puis gagna Paris où il publia, avant de mourir, sa relation. Elle fut traduite en anglais en 1688. Plusieurs personnes, dont Grelot a fait imprimer les témoignages, ont attesté la vérité de ses dessins. Grelot se veut observateur exact et judicieux, et la douzaine de gravures de son ouvrage est censée avérer ses dires. Il s'étend surtout sur les bâtiments qui ont retenu son attention et sur les rites de la religion musulmane, qu'il s'abstient autant que possible de juger, en bien ou en mal, au nom de son impartialité d'observateur juste et honnête.

Nous conseillons d'exposer la gravure de cet ouvrage intitulée « Vue du grand sérail de Constantinople », située entre les pages 86 et 87. Illustration dépliant de grande taille (environ 30 x 80 cm), elle offre une vue superbe du grand Sérail, encadré par de nombreux Turcs vaquant à leurs occupations en costumes de l'époque.

Relation d'un voyage du Levant, Joseph Pitton de Tournefort, 1717.

Cote : 303 195

Né à Aix en 1656, Joseph Pitton de Tournefort, destiné d'abord à la carrière ecclésiastique, se consacre rapidement à la médecine et à la botanique et acquiert bientôt une solide réputation dans ce dernier domaine, notamment grâce à ses investigations de terrain. Il est nommé en 1683 professeur de botanique au jardin du Roi et devient docteur en médecine de la faculté de Paris en 1698. En 1700, il

part sur ordre de Pontchartrain dans le Levant et en Afrique accompagné du médecin allemand Gundelscheimer et du peintre Aubriet. Il visite la Grèce, Constantinople et l'Asie mineure, l'Arménie et la Géorgie. Il mit par écrit ses observations des antiquités, des mœurs et coutumes des pays traversés mais s'intéressa surtout à la zoologie, à la minéralogie et aux plantes nouvelles dont il fit des dessins précis. Sa relation de voyage se présente sous forme de lettres envoyées au ministre et a été considérée comme une référence scientifique à son époque. Publiée à Lyon en 1717, elle l'est aussi à Amsterdam l'année suivante puis traduite en allemand et en anglais. Son récit aborde de très nombreux sujets sur un ton simple bien que personnel avec un évident souci d'exactitude et de sérieux. Il se montre un observateur habile de la vie à Constantinople et sa description s'attache à en donner une topographie précise, n'oubliant ni les faubourgs de la ville ni le canal de la Mer noire. Sa description du gouvernement, de la religion et ses évocations de la population en général démontrent une volonté d'information qui reste toujours à la portée du lecteur.

Les planches qui accompagnent le récit, essentiellement consacrées à la faune et à la flore, offrent aussi une représentation de la danse des *dervis* (p. 394).

Voyage au Levant ; c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les isles de Chio, de Rhodes, de Chypre, etc., de même que dans les plus considérables villes d'Egypte, de Syrie et de la Terre Sainte, Cornelis de Bruyn (ou Corneille Le Brun), 1700.

Cote : 134 395

L'auteur, dans sa préface et dans son premier chapitre, confesse son goût pour les voyages, l'inspiration qu'il a trouvée dans les récits des voyageurs précédents, ainsi que son souhait de faire connaître au public ses découvertes par ses dessins dont il assure l'authenticité et l'exactitude. Après avoir détaillé son itinéraire (Rome, les îles grecques, Smyrne), qui correspond à la route suivie par Paul Lucas, il se lance dans une description précise et topographique de Constantinople et du Sérail et il étend ses considérations historiques comme sociologiques aux quartiers hors les murs ainsi qu'à la Propontide. Il n'oublie pas les détails de la vie

quotidienne des Turcs et consacre plusieurs chapitres à leurs divertissements ainsi qu'au Grand Seigneur.

Il faut noter que l'édition de 1732, que nous avons également consultée, est largement annotée par un anonyme (peut-être l'éditeur lui-même) apparemment très au fait des réalités de l'Orient et des précédents récits de voyage. Ces notes permettent de donner au récit une perspective critique intéressante ainsi que de comprendre l'horizon d'attente de cette littérature. En outre, cette édition présente en regard de la page de titre un portrait de l'auteur. Celle de 1700 en montre également un, inséré dans un médaillon ovale. Il faut noter également une série d'illustrations intéressantes : une vue de la ville depuis Scutari (p. 108), une vue du Bosphore (p. 176) et, p.183, neuf médaillons représentant sept femmes du Sérail et deux janissaires destinés à illustrer « la manière dont on s'y habille ».

Voyage du sieur Paul Lucas fait en 1714 ; dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Egypte, etc, Paul Lucas, 1724.

Cote : 347 668

Le médecin Paul Lucas (1664-1737) nous offre des témoignages très précieux de ses voyages dans le Levant et en Egypte et fait figure de référence pour de nombreux voyageurs. Il est à trois reprises envoyé en mission archéologique par le gouvernement français dans la région, à la recherche de monuments, inscriptions et médailles. Le récit de son voyage de 1706 rend bien compte de ses expéditions en Asie mineure ainsi que du contexte politique à Constantinople. Cependant, nous choisissons de présenter le récit de son troisième séjour dans la capitale (livres 1 et 2), pour la diversité des sujets abordés. Comme le précédent, il est illustré par une carte de la région réalisée par G. De l'Isle, premier géographe du Roi de l'Académie des Sciences. La préface analyse ce qu'on peut croire et attendre des récits de voyage. Lucas y affirme son ambition de faire connaître les « différents caractères des hommes les plus éloignés » afin de satisfaire la curiosité de tous les types de lecteur. Sur place, l'auteur s'emploie à décrire une ville qui vit au rythme des préparatifs de la guerre contre les Vénitiens : il est particulièrement impressionné par la magnificence de l'armée, le train du sultan, les désagréments causés par les gens de guerre dans la ville. Il évoque par ailleurs certaines réalités

marquantes et les coutumes de la population : les réjouissances et les « débauches » des soirs de Ramadan, la fréquence des incendies et les rumeurs qui circulent sur leur origine, les rites religieux et les cérémonies...Son goût de l'anecdote légère est particulièrement visible dans sa description d'une visite qu'il aurait faite à une sultane malade et qui lui aurait permis de percer leurs secrets de beauté...Malgré tout, en arrière plan, les réalités politiques transparaissent et les visites officielles qu'il effectue l'amènent à s'interroger sur les causes de l'instabilité et les risques du pouvoir en Turquie.

Voyage pittoresque , en Grèce, dans la Troade, les îles de l'archipel et les côtes de l'Asie-Mineure . T.3 : Voyage pittoresque dans l'empire ottoman, Comte de Choiseul-Gouffier, 1822.

Cote : 5 231

Dès 1776, Choiseul-Gouffier se lance sur les traces de Chandler, auteur en 1775 de *Travels in Asia Minor*. Il dirige dans les îles grecques, puis en Asie Mineure, une expédition destinée à explorer les ruines antiques, à prendre les vues des sites et à relever leur plan, à copier des inscriptions et observer les mœurs. La parution en 1782 du premier tome de son *Voyage pittoresque*, consacré à la Grèce, le promeut académicien à trente ans. Ambassadeur à Constantinople de 1784 à 1791, il visite aussi la Troade. Emigré en Russie après 1792, il rentre en France en 1802 et publie en 1809 le second volume de son *Voyage*. Le troisième ne paraît qu'après la mort de son auteur, devenu pair de France et ministre sous Restauration.

L'intérêt majeur du travail de Choiseul-Gouffier réside autant dans les quatre tomes de récit et de commentaires, dont seul le dernier est consacré à Constantinople et à la Turquie au sens étroit, que dans les trois grands volumes illustrés qui ont fait le succès du *Voyage pittoresque*. Le troisième tome daté de 1822 correspond à la deuxième moitié du travail de l'auteur qui s'est adjoint des artistes graveurs, comme J.B. Hilaire, M.A. Benoist ou Ransonnette, et des cartographes comme l'ingénieur François Kauffer et J.B. Lechevalier, secrétaire de l'ambassade, qui produisent en 1776 le premier plan scientifique et détaillé de Constantinople. Celui-ci figure pl. 68 (ainsi que dans l'ouvrage de Lechevalier, *Voyage de la Propontide et du Pont Euxin*). Il est accompagné d'un long

commentaire faisant rapidement l'historique de la ville, décrivant sa topographie et abordant la « division de la ville en régions ». 76 planches concernent ensuite directement Constantinople (pl. 69 à 145) auxquelles on peut ajouter quelques « vues prises le long du Bosphore ». Les illustrations abordent successivement deux types de sujets. D'une part, de grands panoramas et des vues monumentales, comme la planche 67 bis représentant une « vue générale de Constantinople prise des jardins du palais de France ». D'autre part, une série de portraits en pied du sultan Abdoul-Hamid, des officiers du régime (personnages identifiés ou archétypes) et du personnel du Sérail. A ces portraits s'ajoutent ceux de quelques habitants de Constantinople (femmes, marchands des rues...). Les choix d'illustrations ne manquent pas et nous proposons, par exemple, de sélectionner les quatre petites planches 102 à 105 réunies sur une même page et représentant le grand vizir, le Reis-Effendi, le Janissaire-Agha et un janissaire, et le Capitan Pacha.

Atlas, Antoine-François Tardieu et L.A. Dupuis, 1785

Cote : Estampe 6 856

Le graveur géographe Antoine François Tardieu, dit Tardieu l'Estrapade, né en 1757 et mort en 1822, fait partie d'une grande famille de graveurs parisiens. Il est le petit-neveu du plus célèbre d'entre eux, Nicolas Henri, et lui-même père de deux graveurs mineurs et marchands d'estampes.

L'atlas que nous proposons d'exposer contient quatre cartes différentes, avec légende et échelle, disposées sur la huitième double page. Leur précision est assez remarquable et leur disposition permet de les présenter simultanément. On trouve d'abord une petite carte des côtes de la Grèce et de l'archipel, puis une carte de la Mer de Marmara où Constantinople, grisée, est bien mise en évidence ainsi que ses périphéries (Galata, Scutari, les îles des Princes...). On voit bien également les Dardanelles avec le Mont Ida et, au sud de Bursa, le mont Olympe. Une troisième carte représente la ville de Constantinople et le Bosphore de Thrace. Elle est surtout intéressante pour la représentation précise et balisée du détroit et du canal de la Mer noire, orienté est-ouest et pour lequel sont signalés les cimetières et les cultures riveraines. En larges lettres, dans la partie supérieure de la carte, le

cartographe a indiqué l' « Europe » sous un médaillon décoré de turbans, de flèches et d'étendards au croissant. Enfin, en bas à gauche de la double page, figure un plan original et légendé du Sérail.

Letters of Lady Mary Wortley Montague written during her travels in Europe, Asia, and Africa, Lady Mary Wortley Montague, 1800.

Cote : 806 174

Femme de lettres anglaise née à Londres en 1689, elle accompagna en 1716 son mari, Lord Montague, nommé ambassadeur à Constantinople. Il y rassembla des manuscrits orientaux pendant que lady Montague apprit un peu le turc. Elle aurait obtenu du sultan Achmet la permission d'entrer dans le sérail, où elle se serait liée d'amitié avec la sultane favorite. Elle écrivit pendant son voyage des lettres à ses proches et ses amis, décrivant avec précision les mœurs du pays et les comparant à celles de l'Europe. Elle remarqua aussi les pratiques médicales, en particulier la vaccination antivariolique qu'elle essaya d'importer et qu'elle fit pratiquer sur son fils. Elle mourut en 1762. Ses lettres, publiées après sa mort, connurent beaucoup de succès. Elle y compare Constantinople à ce qu'elle connaît : ainsi, le plaisir de traverser le Bosphore surpasse-t-il celui d'aller en barge à Chelsea, la mosquée de la sultane Valida est mieux que la Cathédrale Saint Paul. Elle préfère énoncer des jugements de goût plutôt que de faire des descriptions exhaustives. Elle se signale surtout par l'originalité de son regard sur les femmes turques, qu'elle juge libres et heureuses.

Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman ; pendant les années 1798,1799, 1800 et 1801, comprenant la description de ces pays, leurs populations, leurs mœurs, les usages, les maladies et le commerce de leurs habitants, FCHL Pouqueville, 1805.

Cote : 302 559

Ce médecin français fit partie de la commission des Sciences et des Arts qui accompagna Bonaparte en Egypte. Alors que, malade, il tente de revenir en France, il est capturé par des corsaires barbaresques et retenu prisonnier en Morée puis au Château des Sept tours à Constantinople où il reste près de deux ans. A son retour

en France, il publie en 1805 un premier *Voyage en Morée et à Constantinople*. Il effectue quelques missions diplomatiques en Orient, et reprend surtout des explorations archéologiques en Grèce. Il en tire des études aux accents militants qui ont fait de lui un des champions de la cause philhellène sous la Restauration. Son *Voyage* est réédité en 1826 et il y revendique en introduction son parti pris anti-ottoman et sa sympathie pour les témoignages de l'époque byzantine. Sur les trois tomes, le premier est entièrement consacré au récit des péripéties de son voyage, avant sa capture puis son parcours en Morée avant d'arriver à Constantinople. La seconde partie fait une large place à la description du Château des Sept tours, des conditions de détention et de ses compagnons de cellule. Ces aspects sont complétés par des chapitres relatifs aux bagnards français de la capitale. Le ton du récit est souvent aigre et critique, en particulier à l'encontre des mœurs et coutumes des Turcs, dont il souligne surtout, dans un « tableau moral », les loisirs sans raffinement, les vices et l'arriération sociale. Il est cependant moins cynique lorsqu'il aborde le Sérail, qui l'intrigue comme beaucoup de voyageurs.

Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore, Charles Pertusier, 1815.

Cote : 422 935

Officier du Corps royal de l'artillerie, attaché à l'ambassade de France auprès de la Porte ottomane, Pertusier compose ce recueil de 25 promenades de la Propontide, dans Constantinople et sur l'île des Princes, sous une forme assez caractéristique du récit de voyage, qui donne aux considérations sur la ville un aspect fragmenté et « brouillon ». Il s'intéresse d'abord à la topographie, aux aspects monumentaux et aux infrastructures de la ville puis à la société, jusque dans le quotidien, sans omettre de thème, en alternant réflexions générales et descriptions vivantes, reflets des itinéraires parcourus. S'il se veut un guide du voyageur en procédant par promenades et en renvoyant aux ouvrages antérieurs des érudits, il prône une vision différente : « [...] c'est donc comme diplomate, historien, jurisconsulte et encore comme économiste qu'on doit voir aujourd'hui la Turquie [...]. ». Un « atlas » présente des planches lithographiées accompagnées de commentaires développés qui en font à vrai dire tout l'intérêt. Certes, on pourra présenter

quelques vues des monuments ou des alentours pittoresques de la capitale : « Vue de la vallée de Dolma-Baktché » (pl. XVIII), « Enceinte funéraire d'Eyub » (pl. XIII), « Vue du village de Buynk- Déré » (pl. XXV). Cependant, les notices explicatives de ces gravures très monumentales comportent des digressions intéressantes mêlant des considérations politiques, économiques, sociales ou morales d'où il ressort une admiration et un grand respect pour la société et la culture turque et musulmane (hormis un bémol concernant l'art théâtral). Il souligne la supériorité des Turcs sur la plupart des peuples orientaux et affirme que certains comportements généralement critiqués par les Occidentaux ne sont nullement avérés dans la société. C'est en revanche le gouvernement, sa corruption, sa lourdeur et ses excès qui en sont la cause, et cela, malgré les efforts du sultan Mahmoud dont le règne semble marquer l'époque de la régénération de son Empire. Le regard qu'il porte sur l'occidentalisation de l'Empire est très ambigu : il craint qu'elle ne soit la source de la corruption culturelle et morale des Turcs mais semble en même temps souhaiter que le gouvernement turc prenne exemple sur « les nouvelles théories d'économie politique » et travailler au développement économique et social du pays.

Constantinople ancienne et moderne ; comprenant aussi Les sept églises de l'Asie Mineure ; l'Empire ottoman illustré, illustrés d'après les dessins pris sur les lieux par Thomas Allom, [s.d.].

Côte : 130 900

Né à Londres en 1804, il a passé plus de sept ans dans le bureau de Francis Goodwin comme architecte. Mais il a été également employé comme artiste et s'est fait remarquer pour ses illustrations, en particulier celles de Constantinople et d'Asie Mineure, mais aussi celles des comtés d'Angleterre, d'Ecosse, de France, et de Chine. Il a présenté ses oeuvres à la Royal Academy. Il est mort dans le Surrey en 1872.

Constantinople ancienne et moderne est un recueil en trois tomes de 94 gravures qu'il a réalisées à Constantinople et en Asie Mineure. S'il se concentre surtout sur les bâtiments qui lui ont semblé les plus esthétiques, Allom dessine aussi des scènes de la vie quotidienne et des paysages de l'Empire ottoman. Un

commentaire, complété en préface par un aperçu de l'histoire de Constantinople depuis l'antiquité, accompagne chaque gravure. Il est l'œuvre de deux spécialistes français de la région, Léon Gallibert et C. Pellé.

Cet ouvrage étant divisé en trois tomes, il semble judicieux de l'exploiter au maximum en exposant une gravure par volume. L'illustration en frontispice du premier tome, « Constantinople from the entrance to the Golden Horn », permet ainsi de se faire une idée de la beauté de cette vue. « Obelisk of Theodosius in the Atmeidan », située entre les pages 18 et 19 du second volume, est une gravure offrant un exemple des réminiscences de l'architecture byzantine en plein cœur de la ville musulmane. Le troisième tome offre, avec la planche située entre les pages 36 et 37 intitulée « The favourite odalisque », une illustration des fantasmes générés par le Sérail, son harem et la figure de la femme turque en général.

Regard sur les Turcs

Outre les divergences religieuses, politiques et sociales qui semblent irréductibles entre Orient et Occident, les voyageurs sont unanimement surpris par la différence de style de vie. De longs développements sont rédigés sur la vie quotidienne à Constantinople, et surtout sur tous les aspects de cette vie qui semblent exotiques et foncièrement étrangers. Le pittoresque naît en fait du décalage entre l'Occident et une Constantinople dont les origines, l'histoire et l'évolution sont différentes. Ce sont surtout ces détails, tous ces aspects pittoresques, souvent folkloriques, qui piquent le plus la curiosité de l'observateur, mais qui le confortent également dans son jugement du Turc, érigé en symbole et exemple caractéristique de l'autre, un autre presque absolu.

Le thème sans doute le plus récurrent est celui du costume. Il est à noter que les gravures des ouvrages les plus anciens lui font la part belle au détriment souvent des monuments eux-mêmes. On pense en particulier à celles de de Nicolay, qui illustre ainsi les catégories de personnes les plus marquantes de l'Empire ottoman à ses yeux : les dignitaires, les derviches, les militaires et surtout les femmes. Nombreux sont d'ailleurs ceux qui s'attardent sur les vêtements des femmes turques, et surtout sur le voile, chargé de mystère et de fantasme. Le turban des hommes retient aussi souvent l'attention des observateurs, au point que Castellan y consacre huit planches de gravures, véritable nomenclature de tous les styles existant dans l'Empire ottoman, dans son *Mœurs, usages, costumes des Ottomans*.

Les autres aspects insolites de la vie quotidienne n'échappent pas pour autant aux voyageurs européens, chacun s'éternisant sur ceux qui l'ont le plus marqué. La musique, généralement jugée nasillarde et sauvage, séduit rarement, de même que le théâtre turc, que l'abbé Sevin qualifie de « reflet d'une civilisation grossière ». Les voyageurs sont en revanche prompts à s'enthousiasmer sur bien d'autres aspects pittoresques du quotidien de Constantinople. Della Valle s'attarde ainsi sur « [...] comment on fait et on boit le Cahué [...] », et sur ses vertus : « [...]

il sert aujourd'hui aux Turcs d'entretien et de passe-temps ordinaire, leur faisant couler doucement quelques heures en conversation non sans entre mesler parmi leurs beuvettes force discours joyeux et récréatifs [...]. ». Grelot consacre un long développement aux bains publics, véritable bizarrerie pour ce contemporain de Louis XIV, surtout si l'on considère que les Turcs y vont presque quotidiennement, alors qu'il faudrait y aller « [...] tout au plus une fois par mois [...]. ». Le baron de Tott nous offre une vision très colorée des opiomanes et de l'usage du *narghilé*, alors que Belon préfère se consacrer à l'évocation des mets de la cuisine turque, et en particulier les fruits de mer. La comtesse de la Ferté-Meun est enchantée par les bazars, tandis que Lucas digresse longuement sur les propriétés du *serquis*, produit miracle utilisé en baume par les femmes du Sérail. Constantinople représente ainsi réellement pour les voyageurs européens une ville des « Mille et une nuits », avec tout son cortège de mystères, d'exotisme et de détails pittoresques.

1. Un certain regard

Au-delà de la ville elle-même, ce qui fascine le plus le voyageur occidental à Constantinople, ce qui attire son regard et captive son attention, ce sont les Turcs. Or, du XVI^e au XIX^e siècle, la principale caractéristique du Turc aux yeux des observateurs européens est son altérité.

Toutefois, cette perception de l'autre s'est modifiée au cours des siècles. Ainsi, l'altérité du Turc est souvent mal perçue dans les premiers récits de voyage. Le Turc fait alors non seulement figure d'étranger absolu, en tant que païen et barbare, mais certaines de ses caractéristiques le rendent presque inquiétant, créant une impression de malaise chez plusieurs observateurs. Les voyageurs réagissent alors aux aspects de la vie sociale, politique et surtout religieuse, qui les choquent, les scandalisent et les révoltent. Le ton du récit peut être parfois brutal. L'accent est généralement mis sur le despotisme d'un gouvernement cruel, les supplices infligés par une justice tyrannique, la cruauté naturelle des autochtones, l'inhumanité de l'esclavage. L'illustration parfaite de cette vision occidentale des

Turcs est donnée par la gravure de Hooge intitulée *Esclavage et prison chès les Turcs*. Y sont dépeints des supplices tels que le pal ou le fouet, et l'esclavage des Chrétiens y est représenté au premier plan. Néanmoins, dès l'époque médiévale, le jugement des voyageurs est souvent plus ambigu. Se targuant d'un souci d'objectivité, la plupart d'entre eux ont à cœur de souligner aussi diverses qualités qu'ils accordent aux Turcs, et de relativiser souvent l'inhumanité supposée de leur religion ou de leur régime. Il est vrai que la figure de Soliman le Magnifique, qui a fasciné les Occidentaux par son faste et la gloire qu'il a acquise, y est sans doute pour beaucoup dans cette relative mesure de propos que l'on trouve par exemple dans les *Pérégrinations orientales* de de Nicolay.

Cette ambiguïté de jugement se retrouve même sous la plume d'un auteur du début du XIX^e siècle comme Pouqueville : « Là règne l'oppression, la licence, le despotisme et l'égalité, le règne des lois et celui de la terreur ; là on punit l'assassinat et on l'applaudit. [...] Assemblage de vertus et de vices, de principes et de barbarie, rien ne semble à sa place à Constantinople. » . Sallaberry fait des Turcs « [...] un peuple d'*antithèses*, braves et poltrons, bons et féroces, fermes et faibles, actifs et paresseux, pédérastes et dévots, sensuels et durs, recherchés et grossiers, une main sur des roses, et l'autre sur un chat mort depuis deux jours : et si je parle des grands de la cour, de l'armée, des provinces, je dirais hauts et bas, méfiants et ingrats, fiers et rampans, généreux et fripons. Toutes ces qualités, bonnes et mauvaises, dont les secondes l'emportent sur les premières dans le gros de la nation, et qui dépendent des circonstances, sont couvertes par une croûte d'ignorance et d'insensibilité, qui les empêche d'être malheureux. ».

L'habitude de traiter avec les Turcs, tant commercialement que politiquement, amène donc les voyageurs à broser des portraits qui cèdent souvent à l'attrait du pittoresque, mais celui-ci ne définit plus exclusivement le Turc. Au contraire, les auteurs s'efforcent de plus en plus au cours de notre période de fonder aussi leurs descriptions sur les aspects sociaux, économiques et politiques de la vie des habitants de Constantinople. Ainsi au début du XVIII^e siècle, Paul Lucas dit vouloir combattre dans son récit de voyage les préjugés dont sont victimes les Turcs qui « [...] passent parmi les Chrétiens pour des gens ou aveugles ou stupides et incapables de penser [...] ». Il juge au contraire qu'il faudrait « [...]

être grossier pour croire que des provinces qui autrefois enfantaient des savans à milliers, soient tout d'un coup devenues stériles. ». Dallaway met pour sa part en pièces l'image du Turc, barbare cruel au sein d'une société despotique et violente : « Pas de combats singuliers, d'assassinats, de commerce des hommes avec les femmes, de jeux de hasard. C'est à l'absence de ces occasions de querelles, autant qu'à la douceur des mœurs de la nation, qu'il faut principalement attribuer leur sociabilité au degré où elle est chez eux, quoique les exemples d'une amitié désintéressée y soient plus rares que parmi nous. Le Turc ne montre d'insolence ou d'humeur qu'à ceux pour qui ses préjugés religieux lui inspirent de l'éloignement. ». Cela ne l'empêche pas de se moquer par ailleurs de la « vaine superbe » des Turcs et de leur Sultan, « [...] appelé Gouverneur de la terre, Seigneur des trois continents et des deux mers, et très fréquemment *Hunkiar*, le tueur d'hommes. » .

Ce n'est qu'avec le XIX^e siècle que les jugements dévalorisants tendent à se raréfier au profit de récits mettant essentiellement en valeur l'exotique, privilégiant ainsi un monde ottoman idéalisé, en exacte résonance avec l'image fantasmée qu'en a l'Occident, et qui tire ses origines du courant de l'orientalisme naissant en ce siècle. Cependant, l'idée de la décadence de l'Empire gagne de l'importance et s'impose progressivement. Celle-ci est déduite des nombreuses révoltes, intrigues de palais et de l'instabilité politique et sociale presque constante de l'Empire ottoman, et est confirmée par la dépendance économique croissante et la fragilisation territoriale de la Grande Porte. Le « retard » économique et social devient bientôt une composante essentielle de l'altérité des Turcs. Celui-ci n'est plus différent de l'Occidental tant intrinsèquement qu'à cause de cette arriération historique. C'est aussi cette perception d'un « retard » turc qui légitime un second courant, existant dès avant Soliman I^{er} mais théorisé seulement au XIX^e siècle, l'eupéanisation.

2. Constantinople entre européanisation et orientalisme

L'histoire des relations entre Constantinople et l'Occident pendant la période moderne est certes celle d'une longue série de conflits, d'incompréhension, de méfiance et de mépris mutuels. Mais c'est aussi une époque de découverte de l'autre, d'échanges commerciaux et culturels, parfois même de dialogue et d'entraide politique. L'abondance des relations de voyage le prouve : l'Orient n'a jamais cessé de fasciner les Occidentaux. Ces tensions, ces incessantes interactions constatées depuis le début de la période moderne entre Orient et Occident, vont susciter l'émergence au XIX^e siècle de deux courants de pensée : la promotion de l'européanisation et l'orientalisme.

Or, Constantinople, de par sa situation géographique et politique, à cheval sur les rives de l'Asie et de l'Europe, s'érige en véritable symbole de ces relations Orient-Occident. Elle illustre ainsi parfaitement les deux facettes de la question des rapports entre Orient et Occident au XIX^e siècle : la dimension tant politique que culturelle de cette question divise en effet fortement les Occidentaux.

Durand de Fontmagne constatait ainsi sous le Second Empire qu'à Constantinople, « [...]la politique ne chôme jamais. C'est un théâtre permanent de coups montés et défaits, de triomphes et de chutes. Les cabinets européens s'y disputent si bien et si fort, que bientôt il ne leur restera plus entre les mains qu'un lambeau de la Turquie. ». Eternelle source de convoitise pour l'Occident, l'Empire ottoman est vu au XIX^e siècle, de par son affaiblissement et sa déchéance, comme une proie facile. C'est en effet l'époque de la grande offensive des Russes vers la Mer noire. Anglais et Français surtout s'entredéchirent pour faire de l'Empire ottoman un partenaire (qui s'apparenterait davantage à un protectorat) et un instrument de leurs projets géopolitiques. Pour ce faire, ils encouragent chacun à leur manière la modernisation de la Turquie, tant qu'elle se fait sous leur contrôle, avec l'aide de leurs spécialistes et dans la direction qui leur semble la plus propice à leurs propres desseins. Ainsi, dès le XVIII^e siècle, le baron de Tott, qui accompagnait l'ambassadeur de Vergennes à Constantinople, y servit d'instructeur d'artillerie pour les troupes ottomanes. Au XIX^e siècle, Letellier, ancien Consul de

France, vante les réformes du Sultan Mahmoud et les progrès de la civilisation occidentale dans l'Empire ottoman, persuadé qu'ils feront à terme progresser l'industrie et le rayonnement français.

C'est ainsi que le XIX^e siècle est l'époque de l'accélération de ce mouvement d'eupéanisation. Néanmoins, c'est un phénomène qui a existé dès les premiers contacts entre Constantinople et Occident, et qui n'a fait que s'amplifier avec le temps. Ainsi, Flaubert est choqué par la présence de jardins de style rococo en plein Constantinople, y voyant l'influence de quelque « [...] ambassadeur en perruque, vers la fin de Louis XIV. ». Mais le XIX^e siècle voit aussi l'eupéanisation être théorisée comme nouveau moyen d'action politique et culturelle dans les rapports entre Orient et Occident. Or, les voyageurs eux-mêmes ne se contentent pas toujours d'être de simples témoins de ce phénomène, ils essaient parfois de faire d'une partie de leur récit un moyen de promotion de cette eupéanisation. L'architecte français Marchebeus, dans son *Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur*, énumère ainsi toutes les modifications, inspirées de l'urbanisme et de la pensée sociale européenne, que le Sultan doit faire subir à sa capitale pour qu'on puisse y vivre en sécurité et que « [...] la ville des Osmanlis cesse[...] d'être un désert peuplé de maisons, qui semblent voués à la tristesse et à la mort. ». Tchihatcheff préfère souligner à quel point l'eupéanisation a déjà été selon lui source de progrès pour Constantinople : « Parmi les innovations les plus susceptibles de frapper tout d'abord les regards, on peut reconnaître non-seulement les modifications apportées à l'état des rues et des maisons, dont la malpropreté avait toujours été, par tout l'Orient, un objet de juste répugnance pour les Européens ».

Ces progrès expliquent d'ailleurs l'accueil extrêmement favorable que recueille l'eupéanisation de Constantinople auprès des voyageurs occidentaux. Ceux-ci louent l'amélioration des conditions de séjour, et l'élévation de la qualité de vie et du confort aux standards européens. Castellan avait remarqué que le quartier de Péra, résidence privilégiée des Européens, avait « [...] moins l'air d'appartenir à un faubourg de Constantinople qu'à une ville de France ou d'Italie : on y voit des boutiques, des cafés, des auberges tenues par des Francs, et jusqu'à un restaurateur français. Comme on y rencontre peu de Turcs, et que les Européens

y conservent leur costume, on peut quelque fois se faire illusion et tromper ainsi l'absence. ». Mais cette évolution s'étend progressivement à l'ensemble de la ville, déconcertant certains voyageurs par l'aspect hybride que peut présenter alors Constantinople. Comme le signalent Pelé et Gallibert en commentant les illustrations d'Allom : « Constantinople, il est vrai, n'a point perdu son beau ciel, sa corne d'or ; ses sites pittoresques, les eaux transparentes du Bosphore, et sa végétation magnifique ; tout cela existe encore, mais le dôme orgueilleux, le minaret élancé, le cimetière et ses cyprès, le turban, le lourd *arhuba*, le bazar et ses arches, tous ces traits caractéristiques d'une ville turque commencent à se fondre et à prendre une couleur européenne. ». De même que la capitale musulmane avait progressivement effacé l'ancienne Byzance, Stamboul la turque devient avec la fin du XIX^e siècle une ville essentiellement européenne, y compris dans ses institutions. L'adoption d'uniformes à l'européenne par les dignitaires, fonctionnaires et militaires turcs en constituent un exemple. Certains voyageurs vont même jusqu'à se plaindre que l'Empire ottoman devrait s'européaniser avec plus de discernement, à l'exemple de Tchihatcheff regrettant l'apparition des nouvelles mesures administratives et douanières qui « [...] viennent d'être introduites au même titre que l'éclairage au gaz, le pavage des rues, les chemins de fer, la télégraphie électrique et tant d'autres choses dignes de notre époque. ».

Une critique autrement plus sévère de cette européanisation s'élève toutefois chez certains voyageurs européens. Dès le XVI^e siècle, nombre d'auteurs avait ainsi craint la perte d'identité que Constantinople risquait d'encourir. Cette dénonciation des « méfaits de l'européanisation » et cette aspiration à un Orient « pur », idéalisé par les fantasmes occidentaux tels qu'ils sont véhiculés dans *Les Mille et une nuits* par exemple, vont être définitivement « théorisées » au XIX^e siècle avec la naissance de l'orientalisme. D'abord et avant tout mouvement pictural, avec par exemple Delacroix ou Fromentin, puis littéraire avec Gautier, il est l'expression d'une sensibilité artistique rejetant les transformations induites par l'européanisation et consacrant au contraire un Orient mythique et pittoresque, fidèle à ses mœurs et à ses traditions. De nombreux voyageurs réagissent à l'européanisation de l'Empire ottoman en s'identifiant, consciemment ou non, à cette sensibilité, craignant et dénonçant surtout la perte d'identité et d'authenticité

inéluçtable que cette évolution fait encourir à la Grande Porte. En fait, ce courant de pensée à forte connotation artistique voit en l'Orient une source qui l'inspire de par sa « couleur locale » et les fantasmes qu'elle suscite, fantasmes relayés et véhiculés par toute une littérature, dont Gautier est un des fers de lance, depuis le XVIII^e siècle. Flandin déplore ainsi l'altération des usages turcs au contact des Européens et fait preuve d'une admiration sans borne pour le charme de « l'Orient authentique ». De Amicis, qui avait tant anticipé ce voyage vers Constantinople, véritable incarnation à ses yeux de tout l'Orient, se plaint de même que « Le journal succède au chapelet, le cigare au chibouk, le vin à l'eau pure, le carrosse à l'*araba*, le pianoforte au tambour basque, la grammaire française à la grammaire arabe, la maison de pierre à la maison de bois. Tout s'altère, tout se transforme. ».

Mais en définitive, il n'est souvent pas aisé de caractériser un auteur comme étant « européenisant » ou au contraire « orientaliste ». Alors que ces deux courants de pensée semblent devoir s'exclure de par leur essence même, ils se retrouvent au contraire souvent sous la plume du même auteur. Pertusier, dans ses *Promenades pittoresques dans Constantinople*, est un bon exemple de cette attitude ambiguë. Il ne semble pas croire particulièrement aux effets positifs de l'europeanisation, remarquant que « [...] cette nation serait corrompue avant d'être civilisée si trompée par un jour perfide, elle cherchait à régler ses habitudes sur les nôtres. Mais, très heureusement pour sa conservation morale et politique, elle est assez sage pour persister dans son obstination à ne ressembler qu'à elle seule. ». Mais dans le même ouvrage, persuadé que la nation ottomane n'est pas vouée à s'éteindre, il considère que la meilleure attitude qu'elle ait à adopter soit celle de « [...] tendre de tous ses moyens vers la civilisation en adoptant les nouvelles théories d'économie politique, de législation militaire, de sûreté intérieure. ».

En fait, nombreux sont ceux qui veulent à la fois le confort d'un séjour à l'occidentale et le décor, le pittoresque et le dépaysement qu'est censé leur procurer un Orient tel qu'il est fantasmé par les Orientalistes. C'est le cas par exemple de la comtesse Durand de Fontmagne, qui s'extasie sur la modernité de l'aménagement de l'ambassade de France à Péra, tout en regrettant l'invasion de la mode parisienne dans les costumes féminins des Turques et des Arméniennes, « [...] endiamantées et emplumées avec si peu de goût, que cela ne les embellissait

pas. Il n'y a pas plus de quatre ans, nous assure-t-on, que toutes étaient encore revêtues des beaux et riches costumes de leur nation. ». L'histoire du voyage de Constantinople à la fin du XIX^e siècle est ainsi symbolisée par About, qui prend l'Orient-Express depuis Paris jusqu'à Constantinople en compagnie de grands financiers européens. Il y passe une semaine de vacances alternant entre recherche du pittoresque (derviches-tourneurs et théâtre turc « authentique ») et passe-temps plus occidentaux (opéras, bals aux ambassades), louant tant le dépaysement prodigué par le cadre exotique de Constantinople que les excellents accommodements que procure l'hôtel de luxe où ils sont descendus.

Pièces à exposer

Les quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales ; avec les figures au naturel tant d'hommes que de femmes selon la diversité des nations, et de leur port, maintien et habitz, Nicoles de Nicolay, 1568.

Cote : 105 217

Voyageur français, seigneur d'Arfeuille et de Bel-Air, né dans le Dauphiné en 1517, il voyagea pendant seize ans en Allemagne, au Danemark, en Prusse, Livonie, Suède, Angleterre, Ecosse, Espagne. Il servit dans les armées de terre et de mer de la plupart des pays de l'Europe occidentale qu'il parcourut. Sachant dessiner, il représentait les costumes des peuples. De retour d'Europe occidentale, Henri II le nomma valet de chambre et géographe ordinaire du roi. En 1551, il lui commanda de suivre Gabriel d'Aramon qu'il envoyait pour la seconde fois en ambassade auprès du grand Turc. Il a écrit un art de naviguer, des livres de pérégrinations. Il parlait presque toutes les langues d'Europe d'après Hoefler et dessinait bien. Il est mort en 1583. L'édition de Lyon de 1568 des Pérégrinations, in-folio avec 60 figures, est très rare d'après Hoefler. Elle a été réimprimée en 1576 et traduites en allemand, en italien, en flamand.

De nombreuses gravures tirées de cet ouvrage peuvent servir à illustrer l'exposition, comme par exemple celle de la page 74 intitulée « Turque allant au bain ». Celle-ci montre tant l'intérêt occidental pour les costumes traditionnels ottomans que pour une des activités pittoresques qui retient le plus souvent leur attention.

Les fameux voyages de Pietro della Valle ; gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur, avec le dénombrement exact de tout ce qu'il a veu de plus curieux et remarquable qui se voient dans la Turquie, la Perse et les Indes orientales ; non encores observées par les auteurs qui ont cy-devant escrit ; le tout réduit en forme de lettres adressées au sieur Schipano, son plus intime Amy, Pietro della Valle, 1661.

Cote : 103 475

Commerçant né en 1586 à Rome dans une famille de petite noblesse, della Valle part de Venise pour un voyage de douze ans en Orient et débarque à Constantinople le 15 août 1614. Il la quitte en septembre 1615 pour la Terre Sainte, l’Égypte, l’Iran, et l’Inde avant de revenir à Rome en 1650. La même année, il publie le récit de son voyage. Rapidement traduit dans de nombreuses langues, y compris le français, il rencontre un grand succès. Il compose également des poèmes en langue turque. Il meurt à Rome en 1652.

Nourri des références de Belon et Gilles, son récit, rédigé sous forme de lettres au fil de son séjour, sans souci d’une présentation thématique, est riche d’observations et d’anecdotes personnelles. Les lettres 2 à 11 sont directement consacrées à Constantinople. Il y décrit la ville monumentale, évoque les femmes rencontrées au bazar. Curieux de tout, il accompagne l’ambassadeur de France ou le bayle de Venise dans leurs audiences au Sérail, recherche des antiquités, des livres arabes et grecs qu’il tente vainement d’acquérir auprès de la bibliothèque ottomane. Il étudie les langues turque, hébraïque, arabe et perse avec plusieurs professeurs juifs dont celui de l’ambassadeur français de Harlay. Il décrit longuement les us et coutumes et notamment la cuisine, qu’il goûte très modérément, et les loisirs et les vêtements turcs, qu’il souhaite faire reproduire par un peintre flamand en résidence à l’ambassade de Venise. Il s’afflige des divertissements nocturnes du Ramadan et notamment des théâtres d’ombres mais s’étend sur la fabrication et les vertus du *Cahuè*, le café, dont on considère qu’il fut l’introducteur en Europe. En regard de la page de titre du tome III consacré à la Perse, un portrait de l’auteur « il pellegrino » est accompagné de cette devise : « je cours toute la terre et parmy tant de lieux, je trouve mon pays où je me crois le mieux »

Voyage et itinéraire à Constantinople ; chez les Lazzes de 1826 à 1833, L. Victor Letellier, 1840.

Cote : 322 592

Membre de la Société asiatique de Paris, ex chancelier et gérant du Consulat de France à Tiflis, il part de Toulon avec le général Guilleminot, ambassadeur à

Constantinople et M. Schultz, élève comme lui de l'Ecole des langues orientales se rendant en Perse, avec en tout quatorze passagers sur la *Pomone*.

Son récit témoigne d'une vision géopolitique assez originale, due notamment à son action en Asie au sein du ministère des affaires étrangères. Il aborde les questions économiques et semble plaider pour un libéralisme faisant progresser l'industrie et le rayonnement français. Une grande partie introductive s'arrête sur la situation politico-stratégique en Europe et en Asie. Son passage par la Grèce est l'occasion d'une longue digression sur les Grecs visant à nuancer la « philhellénie » ambiante. Des considérations diplomatiques s'attachent à la « question turque » et aux ambitions des Russes. Par ailleurs, il fait une analyse thématique assez classique de Constantinople, n'omettant ni l'histoire, ni la géographie, les monuments, les aspects quotidiens (bains, harems, cafés, bazars...), la religion, les lois, la justice et les minorités... Philologue, il recherche inscriptions et manuscrits. Son intérêt se porte manifestement sur la culture, l'imprimerie et la langue turque (dont il détaille les aspects morphologiques), les écoles de langues, les drogman et l'enseignement réciproque du français et du turc. Il s'attarde surtout sur la description de la situation politique de l'époque et en particulier sur les réformes du sultan Mahmoud : il porte un jugement très positif sur les changements opérés depuis vingt ans : davantage de tolérance, d'ouverture, progrès de la civilisation, sur le modèle occidental (usage des couteaux et fourchettes par exemple).

Mémoires du Baron de Tott ; sur les Turcs et les Tartares, baron François de Tott, 1785.

Cote : 308 215

Le baron François de Tott, fils d'un officier hongrois passé au service de la France, est né en 1733. En 1755, il accompagne son père nommé en Turquie dans la suite de l'ambassadeur de Vergennes. A la mort de son père, il reste un temps affecté à l'ambassade tout en étant capitaine de régiment. Il passe deux ans auprès du khan des Tartares en Crimée puis, expulsé en 1769, revient à Constantinople où il doit contribuer à la modernisation de l'artillerie turque et à la fortification des Dardanelles. Il raconte avec humour les difficultés qu'il y rencontre. En 1776, il est chargé d'inspecter les échelles du Levant puis revient en France où il publie en

1784 ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*. Il quitte la France pendant la Révolution et meurt en Hongrie en 1793. Ses mémoires sont en quelque sorte celles du premier coopérant militaire en Turquie, confronté aux difficultés que soulève l'introduction d'une modernisation de la société turque. Son point de vue sur les fréquents incendies qui ravagent Constantinople est aussi particulièrement original : il y voit le seul moyen d'expression des contestations sociales face à un régime oppressif.

Mœurs, usages, costumes des othomans ; et abrégé de leur histoire, Antoine Louis Castellan, 1812.

Cote : 806 437

Né à Montpellier en 1772, ce fils d'architecte fut lui-même peintre, graveur, architecte et écrivain. Après la Révolution il retourna à ses études et partit pour le Levant, visita Constantinople, la Grèce, les Iles, l'Italie et la Suisse. De retour à Paris vers 1804 ou 1808, il publia les résultats de ses voyages et de ses observations avec de nombreux dessins. *Lettres sur la Morée et les îles de Cérigo, Hydra, et Zante* fut publié en 1808, la *Lettre sur Constantinople* en 1811. Ces deux ouvrages furent réunis dans l'édition de 1820. Byron, ami de Castellan, en disait : « N'allez pas en Turquie sans avoir Castellan dans votre poche ». Membre de l'Académie des Beaux-Arts, il est mort à Paris en 1838.

Mœurs, usages, costumes des othomans est une compilation des récits de voyage en Asie mineure de ses contemporains que Castellan réalisa en se fondant sur sa propre expérience. De conception très classique et rigoureuse, il aborde tous les points de la vie dans l'Empire ottoman, depuis l'organisation politique et judiciaire jusqu'aux us et coutumes des régions les moins connues. Un de ses plus grands intérêts réside en outre dans les soixante et quelques illustrations en couleur qu'il propose. Si le traitement du sujet est souvent assez naïf, elles sont néanmoins un bon exemple des efforts qu'a faits Castellan pour illustrer le plus fidèlement possible la Turquie d'alors.

Il serait intéressant d'exploiter les illustrations des quatre derniers des six tomes dont est constitué cet ouvrage. Chacune permettrait d'illustrer pertinemment un point développé dans la troisième partie. A titre indicatif, nous proposons une

sélection des gravures suivantes : pour le troisième volume, la gravure de la page 198 intitulée « Tchenky avrety et tchenky », dépeignant un danseur et une danseuse turcs en costumes traditionnels ; pour le quatrième volume, celle nommée « Echedjy et Schedjy bâchy », campant deux cuisiniers en costume et munis des instruments de leur profession, le second étant celui des janissaires. L'illustration du cinquième volume devrait être celle du frontispice, présentant une vision de l'intérieur d'un bain turc. Enfin, n'importe laquelle des gravures pages 18, 22 et 24 du sixième volume pourrait permettre d'illustrer la fascination qu'éprouvent les européens pour le turban, chacune d'elles étant une planche présentant divers types de cette pièce d'habillement traditionnelle de l'Empire ottoman.

Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1832-1833) ; ou notes d'un voyageur, Alphonse de Lamartine, 1835.

Cote : 303 256

Homme de lettres français (1790-1869), battu aux élections de 1831, il emmène famille et amis sur un brick faire un tour de la Méditerranée. Le 18 mai 1833, il arrive de Beyrouth à Constantinople et fait une description enthousiaste de la ville, entrecoupée de considérations philosophiques et historiques. Il repart le 23 juillet suivant.

Deux possibilités s'offrent quant à l'exposition de cet ouvrage. On peut choisir de montrer la carte figurant à la fin de l'itinéraire en Méditerranée de Lamartine, illustrant ainsi concrètement ce que représentaient les étapes du « voyage en Orient » pour les Européens de cette époque. Il est sinon possible de sélectionner les pages 280 et 281, où Lamartine, s'extasiant sur la beauté de Constantinople, nous gratifie d'une véritable pièce de lyrisme romantique.

L'Orient. T.1, Eugène-Napoléon Flandin, 1853.

Cote : 5 897

Peintre orientaliste et voyageur né à Naples où son père était intendant militaire de Murat, Flandin est attaché à l'ambassade de Perse en 1840-1841 pour y remplir une mission archéologique et passe par Mossoul, Ninive, Ispahan, Bagdad.... A

son retour, il reçoit la légion d'honneur et publie les conclusions de ses travaux, notamment dans le *Voyage en Perse depuis le départ de la France*. Il est également l'auteur d'études sur la sculpture persane et médique, de travaux archéologiques sur l'architecture assyrienne. Sa seconde mission le conduit en 1844 à Constantinople, puis à Rhodes, en Palestine et en Egypte. Ses peintures du Bosphore connaissent un grand succès et il entame la publication de *L'Orient* qui comprend un grand nombre de planches lithographiées par lui-même. Le premier tome consacré au Bosphore, à Stamboul et à Smyrne contient en effet des illustrations remarquables, très empreintes de sensibilité orientaliste. Elles dépeignent autant l'aspect monumental de la capitale que les détails réalistes du quotidien par des vues originales et souvent périphériques de la ville, la présence de nombreux personnages au premier plan et une attention particulière à la nature luxuriante dans laquelle s'inscrivent les monuments et qui cherchent à en traduire l'atmosphère. On peut noter l'intérêt porté aux cimetières et aux murailles (pl. 3, 16, 17), aux cafés (pl. 28, 38), les ports et les ponts de bateaux (pl.19 et 20). On pourra apprécier particulièrement une ruelle de Galata (pl.15) et une vue des « barques et caïks » dans le port. Le descriptif des planches est pour lui l'occasion d'un commentaire qui souligne les aspects pittoresques mais aussi déplore l'altération des usages turcs au contact des Européens et la décadence de l'Empire (qui s'observe notamment dans les bazars). Son jugement est tempéré par une admiration nostalgique sans borne pour le charme de l'Orient « authentique » et la richesse passée de Constantinople.

Constantinople, Edmondo de Amicis, 1883.

Cote : 130 752

Né en 1846, Edmondo de Amicis, jeune officier de l'infanterie italienne, abandonne rapidement l'armée pour la littérature. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages de voyage sur le Maroc, Londres, Paris, l'Espagne et les Pays-Bas. Il meurt en 1901. Son *Constantinople*, immédiatement traduit en français sous sa supervision, eut un énorme succès. Il visite la ville, mais aussi la rive orientale de la Corne d'Or, généralement ignorée des visiteurs. Curieux de tout, il s'intéresse

particulièrement à la condition des femmes. L'intérêt de l'ouvrage est encore rehaussé par les 183 illustrations de son ami et compagnon de route C. Biseo.

La plupart des illustrations de cet ouvrage peuvent se révéler intéressantes, mais le choix de celles du bazar, le montrant en pleine activité, serait probablement assez pertinent.

Les bas-fonds de Constantinople, Paul De Réglà, 1897.

Cote : 400 951

De son vrai nom Paul Desjardin, médecin français né en Algérie, il fonde à Constantinople dans les années 1870 un établissement d'hydrothérapie. A la suite d'évènements troubles, soupçonné d'espionnage, il rentre en France où il s'emploie à la rédaction d'ouvrages pamphlétaires contre le régime turc. Le plus connu reste *Les bas-fonds de Constantinople*.

Après avoir détaillé assez sobrement le voyage de Paris à Athènes et jusqu'à Constantinople, il développe de façon grandiloquente l'arrivée à « Stamboul la bien gardée » et met en garde contre la profonde désillusion qui attend le voyageur. Là commence une description acide et une analyse à charge de la ville et des rouages de l'Empire : « Saluez et ouvrez votre porte-monnaie, vous êtes devant l'illustre *sultan Backchiche* ». Il s'emploie à décrire la situation de Stamboul mais surtout celle des quartiers français alors à leur apogée, où domine un urbanisme très contrasté. Un des problèmes majeurs est pour lui l'échec du « melting-pot » et la dégénérescence des nations européennes de Constantinople. Il passe en revue les minorités dont il fait le très partial portrait moral, sans nuance et non exempt d'antisémitisme. Sur le même mode, il traite des Turcs et de l'islamisme. Sa thèse centrale est qu'il faut distinguer le Turc « du peuple », probe, bienveillant et conquérant ancestral, du gouvernement complètement corrompu et européanisé, et qui a perverti la religion officielle. L'idée de décadence est en effet récurrente ; il regrette les anciennes institutions, l'émancipation des femmes et s'afflige du spectacle de la rue. Le cœur de l'ouvrage est constitué de chapitres délibérément sulfureux décrivant les « bas-fonds » de la capitale : portraits d'haschichiens et de fumeurs d'opium, escapade dans Péra et Galata la nuit, espionnage, pots-de-vin et un « chapitre réservé » aux orgies des sultanes... Enfin, il fait figurer une liste

assez longue d' « Anecdotes, légendes » et proverbes divers qui pourrait figurer dans une exposition.

BIBLIOGRAPHIE

Quelques ouvrages de référence :

ATKINSON G. *La littérature géographique française de la Renaissance : répertoire bibliographique.* Paris, 1935.

BAUDRIER H., BAUDRIER J. *Bibliographie lyonnaise. Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVIe siècle.* Paris, 1964.

BENEZIT E. *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays.* Paris, 1999 (nouvelle édition).

BOUCHER DE LA RICHARDIERE G. *Bibliothèque universelle des voyages.* Tome II. Slatkine reprints, Genève, 1970.

COX E.G. *A reference guide to the literature of travel, including voyages, geographical descriptions, adventures, shipwrecks and expeditions.* Vol. 1. University of Washington publications in language and literature, 1935.

HOEFER dir. *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours....* Paris, 1855-1866.

MICHAUD M. *Biographie universelle ancienne et moderne.* Paris, 1843-1865.

PREVOST M., ROMAN D'AMAT J., TRIBOUT DE MOREMBERT H et al. *Dictionnaire de biographie française,* Paris, 1933-

STEPHEN S., LEE S. ed. *Dictionary of national biography.* Oxford, 1885-1900.

Histoire de Constantinople et de l'Empire ottoman :

MANSEL P. *Constantinople. La ville que désirait le monde, 1453-1924.* Paris, 1997.

MANTRAN R. *Istanbul dans la seconde moitié du XVIIe siècle.* Paris, 1962.

MANTRAN R. dir. *Histoire de l'Empire ottoman.* Paris, 1989.

MANTRAN R. *Histoire de la Turquie.* Paris, 1993.

MANTRAN R. *Histoire d'Istanbul.* Paris, 1996.

MUHIDINE T. QUELLA-VILLEGIER A. éd. *Istanbul, rêves de Bosphore.* Paris, 2001.

Les voyageurs de Constantinople :

BERCHET J.-C. *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle.* Paris, 1985.

BERTY V. *Littérature et voyage ; un essai de typologie narrative des récits de voyage français en Orient au XIXe siècle.* Paris, 2001.

EBERSOLT J. *Constantinople Byzantine et les voyageurs du Levant.* London, 1986

IORGA N. *Les voyageurs français dans l'Orient européen. Conférences faites en Sorbonne.* Paris, 1928.

LAZACU M. *Des femmes sur la route de l'Orient : le voyage à Constantinople au XIXe siècle.* Genève, 1999.

MAGRI-MOURGUES V. *Le discours sur l'autre : à travers quatre récits de voyage en Orient.* Paris, 1995.

MAJESKA G. *Russian travelers to Constantinople in XIVth-XVth century.* Washington, 1984.

SERVANTIE A. *Le Voyage à Istanbul. Byzance, Constantinople, Istanbul, du Moyen-Age au XX ème siècle.* Paris, 2003.

VAN DER VIN J.P.A. *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and old traditions in medieval travellers' tales.* 2 Vol. Leiden, 1980.

YERASIMOS S. *Les voyageurs dans l'Empire Ottoman, XIV-XVIe siècle.* Ankara, 1991.

YERASIMOS S. *Constantinople : de Byzance à Istanbul,* Paris, 2000.

YERASIMOS S. in **TAVERNIER J.-B.** *Les six voyages de Turquie et de Perse.* Paris, 1981, Tome I.

Adresse du site de la BNF sur le Voyage en Orient :

<http://expositions.bnf.fr/veo/cabinet>

Table des annexes

NOTICES DES OUVRAGES CITÉS.....	I
CARTELS DE L'EXPOSITION	XV
Chronologie de Constantinople	XIX

Notices des ouvrages cités

Byzantium sive Constantineopolis [] / Giovanni Andrea Vavassore. - bois, c. 1520, 369 x 520 mm.

Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables [Texte imprimé] : trouvées en Grèce, Asie, Iudée, Egypte, Arabie, & autres pays estranges, rédigées en trois livres / Pierre Belon du Mans. – Paris : chez Guillaume Cavellat, 1553. – 3 vol. : XII-210-55-259 p. : [2] f. : ill. gr. s. b. ; 4° (20 cm).

De la République des Turcs [Texte imprimé] : et là où l'occasion s'offrira des mœurs et loys de tous Muhamedistes / Guillaume Postel Cosmopolite. – Poitiers : Enguilbert de Marnes, [c. 1560]. – 127 p. ; 4° (21 cm).

BML : 345 097

De topographia constantinopoleos et de itineris antiquitatibus [Texte imprimé] : liber IV / Pierre Gilles. - Lugduni Batavorum : ex officina Elzeviriana, 1561. - 245 p. ; 25 cm.

BML : 321 921

Les quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales de N. de Nicolay [Texte imprimé] : avec les figures au naturel tant d'hommes que de

femmes selon la diversité des nations, et de leur port, maintien, et habitz / Nicolas de Nicolay. – Lyon : Guillaume Rouille, 1568. – XVI-181 p. , [60] f. de pl. : ill. ; 2° (33 cm).

Itinera Constantinopolitanum et Amasinum ab Augerio Gislenio Busbequio ad Solimannum Turcarum Imperatorem [Texte imprimé] : Oratore confecta, eiusdem busbequii de re militari contra Turcam instituenda consilium / Ogier Ghislain Busbecq. – Antwerp : ex officina Christophori Plantini, 1582. – 127 p. ; 12° (16 cm).

BML : 410 721

Les voyages du Sr de Villamont [Texte imprimé] / De Villamont. – 2^e éd. - Paris :Cl. De Monstr'oeil & Richter, 1596. – 3 vol. : 112-128-116 p. ; 16 cm.

BML : 318 779

Relation journalière du voyage du Levant [Texte imprimé] / Henry de Beauvau. – Nancy : Iacob Garnich, 1615. - 181 p. : [49] ill. gr. ; 4°, (24 cm).

A relation of a journey begun an. Dom. 1610 [Texte imprimé] : Foure bookes Countaining a description of the Turkish empire, of Aegypt, of the Holy Land, of the remote parts of Italy, and Islands adjoyning / George Sandys. – London : Barren, 1615. – 310 p. : [3] pl. ; 27 cm.

Voiage du Levant fait par le commandement du Roy [Texte imprimé] : en l'année 1621 par le Sr D.C./ Deshayes de Cormenin. – Paris : Adrien Taupinart, 1629. - 495 p. ; 24 cm.

BML : 323 189

Lettres et ambassades [Texte imprimé] / Philippe du Fresne Canaye. – Paris : Adrien Taupinart, 1644. - 3 vol. : 647-677-755 p. ; 35 cm.

BML : 23 542

Ambassades et voyages en Turquie et Amasie de Mr Busbequius [Texte imprimé] / Ogier Ghislain Busbecq, trad. par S.G. Gaudon. – Paris : P. David, 1646. – 698 p. ; 8° (17 cm).

BML : 319 577

Les voyages du sieur du Loir [Texte imprimé] : ensemble de ce qui se passa à la mort du feu Sultan Mourat dans le Sérail, les cérémonies de ses funérailles ; et celles de l'avènement à l'Empire de Sultan Hibrahim, son frère qui lui succéda, avec la relation du siège de Babylone fait en 1639 par le Sultan Mourat / Du Loir. – Paris : François Clouzier, 1654. - 358 p. ; 22 cm.

BML : 323 187

Les voyages et observations du sieur de La Boullaye Le Gouz [Texte imprimé] : où sont décrites les religions, gouvernemens et situations des Estats et royaumes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Palestine, Karaménie, Kaldée, Assyrie, Grand Mogol, Bijapour, Indes orientales des Portugais, Arabie, Égypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Dannemak, Pologne, isles et autres lieux d'Europe, Asie et Afrique / François de La Boullaye Le Gouz. – Paris : François Clousier, 1657. – 558 p. ; 4°(22 cm).

Les fameux voyages de Pietro della Valle [Texte imprimé] : gentilhomme romain, surnommé l'illustre voyageur, avec le dénombrement exact de tout ce qu'il a veu de plus curieux et remarquable qui se voient dans la Turquie, la Perse et les Indes orientales ; non encores observées par les auteurs qui ont cy-devant escrit ; le tout réduit en forme de lettres adressées au sieur Schipano, son plus intime Amy / Pietro della Valle. – Paris : Gervais Clozier, 1661. - 3 vol. ; 28 cm.

BML : 103 475

Les voyages de M. Quiclet à Constantinople par terre [Texte imprimé] / Quiclet, annot. par le sieur P. M. L. Promé. – Paris : P. Promé, 1664. - V-246 p. ; 12°.

BML : 806 194

Relation d'un voyage fait au Levant [Texte imprimé] : dans laquelle il est curieusement traité des estats sujets au Grand Seigneur, et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Egypte, pyramides, mumies, déserts d'Arabie, la Meque et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Affrique / Jean Thevenot. – Rouen : Paris : Thomas Jolly, 1665. – XX-576 p. : ill. ; 4° (24cm).

BML: 308 757

Journal de voyage de M. de M. [Texte imprimé] / Balthasar de Monconys ; pub. par le Sieur de Liergues ; éd. par le P. Berlet. – Lyon : Horace Boissat et Georges Remens, 1665-1666. – [30] pl. gr. ; 4° (23 cm).

Relations nouvelles du Levant [Texte imprimé] : ou traités de la Religion, du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens, et des Gaures. / Gabriel de Chinon. – Lyon : Jean Thioly, 1671. - 481 p. ; 12° (12 cm).

BML : 802 032

Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier [Texte imprimé] : qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes : pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnez d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le commerce de chaque païs ; avec les figures, le poids, et la valeur des monnoyes qui y ont cours / Jean-Baptiste Tavernier. – Paris : Gervais Clouzier et Claude Barbin, 1676-1677. - 2 vol. : 698-525 p. : ill. ; 4° (23 cm).

BML : 396 651

Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople [Texte imprimé] : enrichie de plans levez par l'auteur sur les lieux, et des figures de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette ville / Grelot. – Paris : Pierre Rocolet, 1680. – 306 p. : [8] pl., ill. ; 26 cm.

BML : 104 677

Voyage au Levant [Texte imprimé] : c'est-à-dire dans les principaux endroits de l'Asie Mineure, dans les isles de Chio, de Rhodes, de Chypre, etc., de même que dans les plus considérables villes d'Egypte, de Syrie et de la Terre Sainte / Corneille de Bruyn. – Delft : [s.n.], 1700. – 648 p. ; 25 cm.

BML : 134 395

Imperium Orientale sive antiquitates constantinopolitanae [Texte imprimé] / Dom Anselme Banduri. – Paris : J. B. Coignard, 1711. – 4 vol. : ill. ; 40 cm.

Index.

23 987

Voyage du sieur Paul Lucas [Texte imprimé] : fait par ordre du roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique / Paul Lucas, publ. par Etienne Fourmont, cartes par G. de l'Isle. – Paris : Nicolas Simart, 1712. - 2 t. en 1 vol : cartes dépl., pl. dépl. ; 12°.

BML : 349 665

Relation d'un voyage du Levant [Texte imprimé] / Joseph Pitton de Tournefort. – Lyon : Anisson et Posnel, 1717. - 3 vol. ; 19 cm .

BML : 303 195

Voyages d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie et en Barbarie (Texte imprimé) : le Père Villate / Villate. – Paris : Jacques Vincent, 1730. - 647 p. ; 16 cm.

BML : 422 031

Voyage du sieur Paul Lucas fait en 1714 [Texte imprimé] : dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Egypte, etc / Paul Lucas. – Rouen : R. Machuel, 1724. – 384 p. : 25 pl., carte ; 15 cm.

Voyage à Constantinople pour le rachat des captifs [Texte imprimé] / Le R. P. Jehannot. – Paris : Vve Delormel, 1732. - VI-401 p. : 1 pl. ; 4°.

BML : 422 219

Voyages faits principalement en Asie dans les XII, XIII, XIV et XVe siècles [Texte imprimé] / Benjamin de Tulède, Jean de Plan-Carpin, Ascelin, Guill. de Bubruquis, Marc Paul Vénitien, Haiton, Jean de Mandeville et Ambroise Contarini. – La Haye, 1735.

BML : 101 803

Voyages dans le Levant [Texte imprimé] : dans les années 1749, 1750, 1751 et 1752 : Contenant des observations sur l'Histoire Naturelle, la Médecine, L'Agriculture et le commerce, et particulièrement sur l'Histoire naturelle de la Terre Sainte / Frédéric Hasselquist. – Paris : Delalain, 1769. – 461 p. ; 16 cm.

Voyage pittoresque [Texte imprimé] : dans l'Empire ottoman, en Grèce, dans la Troade, les îles de l'archipel et les côtes de l'Asie-Mineure . t. 2, Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman / Comte de Choiseul-Gouffier. – 2° éd. – Paris : J.J. Blaise, 1782-1822. –518 p. : pl. ; 2° (53 cm.).

BML : 422 911

Mémoires du Baron de Tott [Texte imprimé] : sur les Turcs et les Tartares / Baron de Tott. – Paris : [s.n.], 1785. – 2 vol. : 273-264 p., 17 cm.

BML : 308 215

Voyage en Crimée et à Constantinople en 1786 [Texte imprimé] / Miladi Craven,. trad. par M. Guedon de Berchère. – Londres : Paris : Maradan, 1789. – 443 p. ; [7] pl. ; 4° (17 cm).

BML : 422 618

Viage á Constantinopola [Texte imprimé] : en el año de 1784 / José Moreno. – Madrid : Impr. Real, 1790. - 260-XXXIII p. : fig., pl.: cartes ; 2°.

BML : 134 148

Letters of the right Honourable Mary Wortley Montague [Texte imprimé] : written during her travels in Europe, Asia and Africa / Mary Wortley Montague. – Paris : Th. Barrois, 1790. – 320 p. ; 14 cm.

Voyage à Constantinople, en Italie, et aux îles de l'archipel, par l'Allemagne et la Hongrie / [Sallaberry]. – Paris : Marmadan, [an VII]. - 331 p. ; 22 cm.

BML : 422 880

Constantinople ancienne et moderne [Texte imprimé] : et description des côtes et isles de l'archipel et de la Troade / Jacques Dallaway ; trad. par André Morellet. – Paris : Denné, an VII. - 2 vol. : 371-292 p. : pl. ; 8° (24 cm).

BML : 421 643

Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin [Texte imprimé] / J. B. Lechevalier. – Paris : Dentu, An VIII (1800). - 2 vol. : XII-416 p. : 6 cartes dépl. h.-t. gr. ; 8°, (21 cm).

Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse [Texte imprimé] : fait par ordre du gouvernement, pendant les six premières années de la République / Guillaume-Antoine Olivier. – Paris : H. Agasse, an IX. – 3 vol. : XVI-433-II-467-VIII-567 p. ; 4°.

L'atlas manque.

BML : 302 550

Lettres de Constantinople de M. l'abbé Sevin [Texte imprimé] : écrites pendant son séjour dans cette ville au Comte de Cerybus, suivies de plusieurs lettres de M. Peyssonnel de la même académie et d'autres savants écrites du même et contenant des détails curieux sur l'Empire ottoman / Sévin ; Peyssonnel ; rev. par M. l'abbé Bourlet de Vauxcelles. – Paris : Oubry et Brisson, an X (1802). - 428 p. ; 8° (20 cm).

BML : 303 661

Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'Empire ottoman [Texte imprimé] : pendant les années 1798,1799, 1800 et 1801, comprenant la description de ces pays, leurs populations, leurs mœurs, les usages, les maladies et le commerce de leurs habitans / F.C.H.L. Pouqueville. – Paris : [s.n.], 1805. - 3 vol : 542-287-343 p. ; 20 cm.

BML : 302 559

Voyages dans l'Asie-Mineure et en Grèce [Texte imprimé] : 1764-1766 / Richard Chandler; trad. de Jean-Denis Barbié du Bocage, J.P. Servois. – Paris : A. Bertrand, 1806. – 3 vol : carte : pl. ; 8°.

BML : 396 138

Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris [Texte imprimé] : en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne / François-René de Chateaubriand. – Paris : Le Normant, 1811. – 3 vol. : 277-413-370 p. ; 8° (20 cm.).

BML : 304 647

Mœurs, usages, costumes des Othomans [Texte imprimé] : et abrégé de leur histoire / Antoine-Laurent Castellan. – Paris : Nepveu, 1812. – 6 vol. : 120-225-251-282-226-235 p. : pl. ; 12 cm.

BML : 806 437

Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore [Texte imprimé] : (suivies d'une) notice sur la Dalmatie / Charles Pertusier. – Paris : H. Nicolle, 1815. - 3 vol : 438-467-476 p. : atlas ; 4° (21 cm).

Voyage à l'embouchure de la Mer Noire ou essai sur le Bosphore [Texte imprimé] : et la partie du delta de Thrace comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople : précédé de considérations générales sur la géographie physique : avec un atlas composé d'une carte nouvelle du Bosphore et du canal de la Mer-Noire, et de plusieurs autres nouveaux dessins / Comte Andréossy. - Paris : Plancher, 1818. – 334 p. : ill. ; 8° (20 cm).

Manque l'atlas.

BML : 303 658

Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople [Texte imprimé] / Antoine-Laurent Castellan. – 2^e éd. - Paris : Nepveu, 1820. – 3 vol. : 287-298-312p. : [63] pl. ; 8° (17 cm).

BML : 422 175

Lettres sur le Bosphore [Texte imprimé] : ou relation d'un voyage à Constantinople pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819 / Comtesse de La Ferté-Meun. – 2^e éd. – Paris : Locard et Davi, 1822. – 485 p. : pl. ; 8° (19 cm).

BML : 422 614

Travels along the Mediterranean and parts adjacent [Texte imprimé] . t. 1 / Robert Richardson. – London : Cadell, 1822. – 536 p. : 8 pl. ; 8° (22 cm).

BML : 410 693

Souvenirs d'Orient [Texte imprimé] : Constantinople, Grèce, Jérusalem, Egypte : 1831-1832-1833 / Henri Cornille. – Paris : A. Ledoux, 1833. - VI-481 p. : 1 pl. ; 8°.

Correspondance d'Orient [Texte imprimé] : 1830-1831 / Joseph Louis Michaud, Baptistin Poujolat. – Paris : Ducollet, 1833. - 7 vol. ; 8°.

Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1832-1833) [Texte imprimé] : ou notes d'un voyageur / Alphonse de Lamartine. – Paris : Charles Gosselin, 1835. – 4 vol : 340-429-388-395 p. ; 21 cm.

BML : 303 256

De la conquête de Constantinople [Texte imprimé] / Geoffroy de Villehardouin, Henri de Valenciennes; éd. sci. M. Paulin. - Paris : J. Renouard, 1838. - XLVIII-404 p., 1 carte dépl. h.t. ; 24 cm. – (Société de l'histoire de France).

BML : 900 117

Voyage de l'Asie Mineure [Texte imprimé] / Léon-Emmanuel-Simon-Joseph Cte puis Mis. de Laborde. – Paris : Firmin Didot, 1838. – 145 p. : [79] pl.

Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur [Texte imprimé] : Nouvel itinéraire orné d'une carte et de cinquante vues et vignettes sur acier : avec tableaux indiquant les lieux desservis par les paquebots à vapeur, sur la Méditerranée, l'Adriatique et le Danube, le prix des places et des marchandises, les distances et la valeur des monnaies / Marchebeus. – Paris : Bertrand : Amiot, 1839. - 292 p. : carte ; 8° (28 cm).

Voyage et itinéraire à Constantinople [Texte imprimé] : chez les Lazzes de 1826 à 1833 / L. Victor Letellier. – Paris : Bourgogne et Martinet, 1840. – 440 p. ; 21 cm.

Voyage à Constantinople, dans l'Asie Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Egypte [Texte imprimé] / Baptistin Poujoulat. – Paris : Ducollet, 1840-1841. – 2 vol. : 456-612 p. ; 8° (23 cm).

BML : 307 783

Voyage archéologique en Grèce et en Asie mineure [Texte imprimé] : pendant les années 1843-1844 / Philippe Le Bas ; collab. Eugène Landron. – Paris : Firmin Didot, 1847-1854. –

BML : 5 322

Voyage en Grèce et dans le levant [Texte imprimé] : 1843-1844 / Antoine-Marie Chenavard ; éd. par Etienne Rey, J. M. Dalgabio ; graveurs Jean-François Dubouchet, A. Louvier. – Lyon : L. Boitel, 1849. - 372 p. : 12 pl., 1 carte dépl. h. t. ; 19 cm.

L'Orient [Texte imprimé]. t. 1 / Eugène Flandin. – Paris : Gide et J. Baudry, 1853. – 47 p. : ill. ; 53 cm.

Les paquebots du Levant [Texte imprimé] : guide des voyageurs des paquebots-ports de la Méditerranée. / Paris : Messageries marchandes nationales. – Marseille : Pantin & Le Chevalier, 1853. - 150 p. : ill. gr. ; 12°

Quatre années en Orient et en Italie ou Constantinople, Jérusalem et Rome [Texte imprimé] : en 1848, 1849, 1850, 1851 / abbé Charles Berton. – Paris : Vivès, 1854. – 472 p. ; 24 cm.

Le Bosphore et Constantinople [Texte imprimé] : avec perspective des pays limitrophes / P. de Tchihatchef. – Paris : Morgand, 1864. - XII-592 p. : 9 pl. : 9 fig., 2 cartes ; 8° (28 cm).

Journal d'Antoine Galland [Texte imprimé] : pendant son séjour à Constantinople (1672-1673) / Antoine Galland ; pub. et annot. par Charles Schefer. – Paris : Leroux, 1881. - 2 vol. : 286-220 p. : ill. ; 8° (30 cm).

BML : 106 580

Constantinople [Texte imprimé] / Edmondo de Amicis ; trad. par Mme J. Colomb ; ill par C. Biseo. – Paris : Hachette, 1883. – 452 p. : 183 fig., portr. ; 8° (32 cm).

De Pontoise à Stamboul [Texte imprimé] / Edmond About. – Paris : Hachette, 1884. – 284 p. ; 17 cm.

Publié avec Le grain de plomb dans les ruines ; Les œufs de Pâques ; Le jardin de mon grand-père ; Au petit Trianon ; Quatre discours.

BML : 305 722

De Paris à Constantinople [Texte imprimé] / Adolphe Joanne. – Paris : Hachette, 1890. – 348 p. : pl. : cartes ; 8° (18 cm).

(Guides Joanne)

Le voyage d'outre-mer [Texte imprimé] / Bertrandon de La Broquière ; publié et annoté par Charles Schefer, Henri Cordier. - Paris : Leroux, 1892. - LXXVIII-323 p. : Front., ill. ; 28 cm. – (Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire et à la géographie depuis la fin du 13^e jusqu'à la fin du 16^e s. ; 12).

Index.

BML : 131 349

Les bas-fonds de Constantinople [Texte imprimé] / Paul De Réglé. – 4^e éd. – Paris : P.V. Stock, 1897. - XVII-400 p. ; 12° (20 cm).

Un séjour à l'ambassade de France à Constantinople sous le Second-Empire / [Texte imprimé] / Baronne Durand de Fontmagne. – Paris : Plon, 1902. - 309 p. ; 19 cm.

Notes de voyage [Texte imprimé]. t. 3, Asie mineure- Constantinople- Grèce- Italie- Carthage / Gustave Flaubert. – Paris : Louis Conard, 1910. – 365 p. ; 20 cm.

Le grand palais de Constantinople et le livre des cérémonies [Texte imprimé] / Jean Ebersolt. – Paris : Leroux, 1910. - 237 p. : plan ; 23 cm.

Th. : Lett. : Paris : 1910.

BML : 133 383

Sainte-Sophie de Constantinople [Texte imprimé] : étude de topographie d'après les cérémonies / Jean Ebersolt. – Paris : Leroux, 1910. - 38 p. : plan ; 23 cm.

Th. cpl. : Lett. : Paris : 1910.

BML : 133 384

De la rive d'Europe à la rive d'Asie [Texte imprimé] / Anna de Brancovan comtesse Mathieu de Noailles. – Paris : Dorbon aîné, 1913. - 130 p. ; 8° (23 cm). – (Coll. To the Happy few).

Les églises de Constantinople [Texte imprimé] / Jean Ebersolt, Adolphe Thiers, Robert Thiers. – Paris : Leroux, 1913. – VII-295 p. : 58 pl. : fig. ; 4°.

BML : 27 808

Les arts somptuaires de Byzance [Texte imprimé] : étude sur l'art impérial de Constantinople / Jean Ebersolt. – Paris : E. Leroux, 1923. - 165 p. : 67 gr. : ill. en noir ; 32 cm.

BML : 144 073

La miniature byzantine [Texte imprimé] / Jean Ebersolt. – Paris : Van Oest, 1926. – XIII-110 p. : [72] pl. ; 4°.

BML : 144 327

Monuments d'architecture byzantine [Texte imprimé] / Jean Ebersolt ; préf. par Charles Diehl. – Paris : Editions d'art et d'histoire, 1934. - VI-209 p. : [48] pl. ; 4°.

BML : 146 371

Les Indes orientales et Occidentales [Texte imprimé] : et autres lieux ; représentées en très belles figures, qui montrent au naturel les peuples, mœurs, religions, fêtes, sacrifices, mosquées, idoles, richesses, cérémonies, festins, tribunaux, supplices et esclavages, Comme aussi, les montagnes, vaisseaux, commerce, marchés, marchandises de toute sorte, épiceries, sucreries, tours, pierres précieuses, peintures, feux d'artifices, bouffons, marche des armées, plantes, arbres, animaux, oiseaux, poissons, monstres, lieux souterrains, volcans, ouragans, etc. / Romein de Hooge. – Leide : Pierre Vander Aa, [s.d.]. - [100 p.] : [59] gr. ; 30 cm.

Constantinople ancienne et moderne [Texte imprimé] : comprenant aussi les sept églises de l'Asie Mineure : L'Empire Ottoman illustré / ill. par Thomas Allom ; comm. par Léon Galibert et C. Pellé. – Paris : Londres : Fisher, [s.d.]. – 3 vol. : 60-58-54 p. : gr. ; 36 cm.

BML : 130 900

Cartels de l'exposition

PREMIERE PARTIE : Les récits d'un voyage

Qu'elle soit la Byzance de l'Empire grec ou l'Istanbul de l'Empire ottoman, Constantinople incarne par essence pour les voyageurs européens depuis le Moyen-Age la métropole du Levant. Cet attrait est encore renforcé par le développement constant des relations commerciales et diplomatiques entre l'Orient et l'Occident depuis l'avènement de Soliman le Magnifique en 1520 et est attesté par de très nombreux récits de voyage. Au fil des siècles, il s'est créé autour du voyage de Constantinople et de son récit une tradition dont témoignent les références et les emprunts des auteurs à leurs prédécesseurs, et à l'aune de laquelle s'apprécie la personnalité des voyageurs et l'originalité de leur relation.

De Soliman à l'Orient-Express, l'identité et les motivations des voyageurs, les conditions de transport et de séjour dans la capitale, bien qu'évoluant avec le temps, ont toujours conditionné le déroulement de ces voyages. Etape d'un voyage en Terre Sainte ou aux Indes orientales pour les pèlerins et les marchands, passage obligé des humanistes et des archéologues à la recherche d'antiquités, ou lieu de villégiature pour touristes aisés, Constantinople est surtout connue par les récits qu'en ont laissés les ambassadeurs européens et leur entourage, toujours très actifs dans cette ville d'une importance stratégique capitale.

Les voyageurs gagnent le Levant par mer en passant par la Grèce ou par terre *via* le Danube et les Balkans. Dans les deux cas, la route est longue et périlleuse. Toutefois, avec le progrès des moyens de transport au XIX^e siècle (chemins de fer

et bateaux à vapeur), le voyage de Constantinople, qui reste une destination exotique, perd cependant son caractère d'aventure.

De même les conditions de séjour, variées et souvent précaires au début de notre période, s'améliorent avec le temps, au point de faire de la capitale et de ses grands hôtels du XIX^e siècle un lieu de villégiature privilégié pour la haute société. Cependant, même s'ils y séjournent longuement, les voyageurs n'établissent que ponctuellement des contacts avec la population et n'appréhendent pas toujours l'ensemble des réalités de Constantinople.

DEUXIEME PARTIE : Approches de la ville

La plupart des récits évoquent le contraste qui existe entre la première vision de Constantinople à l'entrée du Bosphore, superbe, et la désillusion des voyageurs à la découverte d'une ville insalubre, anarchique et profondément étrangère. Cependant, les monuments, passage obligé de toute relation de voyage, témoignent d'un passé antique commun, cher aux humanistes et aux archéologues. Les voyageurs cherchent souvent à les décrire avec exhaustivité, n'hésitant pas pour se faire à recourir aux emprunts, et même aux plagiat. Ces descriptions révèlent aussi l'attention que portent les étrangers aux preuves architecturales de l'islamisation, Stamboul la turque ayant supplanté Byzance la grecque, de même qu'ils sont ensuite sensibles aux transformations induites par l'eupéanisation de la capitale musulmane. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'iconographie vient agrémenter la description des monuments et dévoiler les charmes du Bosphore. La description devient moins statique, cherchant à rendre compte fidèlement des promenades et excursions que les guides touristiques vont ensuite populariser.

Le Sérail, siège du pouvoir politique et lieu de mystères, focalise l'attention des voyageurs, pourtant peu nombreux à y pénétrer. La puissance du Grand Seigneur, malgré la dureté du régime, sa brillante armée, suscitent jusqu'au XVIII^e siècle l'admiration des Occidentaux, et permet de nuancer un jugement par ailleurs critique sur les fondements de la société et certaines pratiques culturelles. L'Islam fait aussi l'objet de longues digressions évoquant les rites, l'impact des préceptes religieux sur les mœurs et la vie quotidienne des Turcs. Là aussi, le jugement des

Occidentaux est assez nuancé, même si l'esclavage des chrétiens les désole. Le Sérail concentre surtout toutes les spécificités et l'étrangeté de la société ottomane (eunuques, janissaires...). Les femmes, que la plupart des voyageurs ne voient que de loin, suscitent quantité de fantasmes. Opprimées pour les uns, libres et influentes pour les autres, elles sont souvent au centre de leurs considérations sociologiques. En revanche, le cosmopolitisme de la capitale, le rôle économique des différentes communautés (Juifs, Grecs, Arméniens...), l'influence croissante des Européens présents depuis le Moyen-Age ne suscitent que modérément l'intérêt des voyageurs qui privilégient avant tout la découverte du "Turc".

TROISIEME PARTIE : Regard sur les Turcs

Ce qui attire et conditionne le plus le regard des Occidentaux sur les Turcs réside dans les mœurs pittoresques, les usages étranges et les aspects de la vie quotidienne qui consacrent l'altérité de la population de Constantinople. Du café à la musique traditionnelle en passant par l'opium, le bazar et les bains publics, tous ces aspects exotiques fascinent les voyageurs, quand ils ne les choquent pas.

Cet attrait du folklore façonne en partie le jugement porté sur les Turcs, leur mentalité et leur identité. En outre, le regard sur les Turcs se révèle le plus souvent ambigu. Certes, les discours peuvent parfois être réducteurs, de la figure du Turc païen et barbare ou despote tyrannique à celle du sage philosophe ou de l'homme humble et proche de Dieu. Cependant, la majorité des voyageurs se montrent plus nuancés. Ils soulignent diverses qualités qu'ils accordent aux Turcs et relativisent l'inhumanité supposée de leur religion et de leur régime. En outre, l'habitude de traiter avec les Turcs commercialement et politiquement amène les voyageurs à broser des portraits qui cèdent souvent encore à l'attrait du pittoresque, mais ne s'en contentent plus. Ils fondent aussi leurs descriptions sur les aspects sociaux, économiques, et politiques de la vie des habitants de Constantinople. Au XIX^e siècle, les récits privilégient de plus en plus un monde ottoman idéalisé, en exacte résonance avec l'image fantasmée qu'en a l'Occident, et qui tire ses origines du courant de l'Orientalisme naissant en ce siècle, et ce, malgré l'impression de

décadence et de déchéance que donne l'Empire. Cette perception de la déchéance ottomane est confortée par les progrès constants de l'eupéanisation de Constantinople et de l'Empire. Mais ce profond changement rencontre de nombreux échos favorables auprès de voyageurs séduits par l'amélioration des moyens de transports et des conditions de séjour qu'il induit. En fait, il est souvent difficile de cerner si un auteur est « orientaliste » ou « eupéanisant », ces deux aspirations pouvant se retrouver sous la même plume. C'est peut-être l'apparition d'un nouveau voyageur, qui cherche le dépaysement et le pittoresque d'un Orient fantasmé mais qui refuse d'y sacrifier le confort à l'occidentale auquel il est habitué.

Chronologie de Constantinople

- 1453 : prise de Constantinople par les Turcs ottomans du sultan Mehmed II. Fin de l'Empire byzantin.
- 1458 : Mehmed II fait d'Istanbul la capitale de l'Empire ottoman.
- 1462-1478 : construction du Palais de Topkapi (« Vieux Sérail »).
- 1463-1464 : construction des mosquées de Mehmed Fatih et de Mahmoud Pacha.
- 1481-1512 : règne de Beyazit II. Construction de la mosquée qui porte son nom.
- 1512-1520 : règne de Selîm I^{er}, qui voit l'Empire ottoman devenir la première puissance de la région.
- 1520-1566 : règne de Süleyman I^{er} (Soliman le Magnifique). « L'âge d'or d'Istanbul ».
- 1523 : Mosquée du Sultan Sélim achevée par Soliman
- 1526 : bataille de Mohaács. Défaite et mort du roi de Hongrie et de Bohême Louis II Jagellon.
- 1551-1556 : construction de la Solimanie.
- 1566-1574 : règne de Selîm II, incompetent qui laissa l'exercice réel du pouvoir à Sokollu Mehmed Pacha..
- 1571 : défaite de Lépante, la plus grande bataille navale du siècle.
- 1574-1595 : règne de Murâd III, marqué par une grande instabilité politique.
- 1595-1603 : règne de Mehmed III, qui se désintéresse complètement de la conduite des affaires.
- 1604-1617 : règne de Ahmed I^{er}, marqué par l'amélioration des relations avec la France (renouvellement des Capitulations⁵ en 1606), l'Angleterre, les Pays-Bas et Venise.
- 1609-1616 : construction de la mosquée du Sultan Ahmet (la Mosquée bleue).
- 1612 : capitulations accordées aux Hollandais.
- 1617-1618 : règne de Mustafa I^{er}, incapable accusé de démence et déposé.
- 1618-1622 : règne de Osmân II, dont les tentatives de réformes administratives lui vaudront d'être déposé.
- 1622-1623 second règne de Mustafa I^{er}, consacrant le pouvoir du harem et des

⁵ Conventions d'établissements pour les consuls et les marchands.

favoris.

1623-1640 : règne de Murâd IV, restaurant le pouvoir du Sultan.

1640-1648 : règne de Ibrahim I^{er}, qui marque le retour des luttes d'influence au sein du Sérail.

1648-1687 : règne de Mehmed IV, marqué par un redressement politique et la stabilité gouvernementale de l'Empire sous la férule des grands-vizirs Köprülü.

1683 : échec du siège de Vienne.

1687 : création de la Sainte Ligue, regroupant Autriche, Russie, Pologne, Papauté et Venise, contre les Ottomans.

1687-1691 : règne de Süleymân II, placé sous l'influence des janissaires.

1691-1695 : règne de Ahmed II, sans envergure.

1695-1703 : règne de Mustafâ II, marquant le début des revers ottomans face aux Autrichiens et aux Russes.

1699 : traité de Karlowitz, premier traité défavorable signé par les Ottomans.

1703-1730 : règne de Ahmed III, période de stabilisation gouvernementale et d'ouverture à l'europanisation.

1727-1729 : première imprimerie turque en caractères arabes.

1730-1754 : règne de Mahmûd I^{er}, qui restaure la paix dans les provinces anatoliennes et réforme l'armée sous l'impulsion du français Bonneval.

1754-1757 : règne de Osmân III, marqué par un retour du rigorisme religieux.

1757-1774 : règne de Mustafâ III, initiant de nombreuses réformes administratives.

1774 : traité de Küçük-Kaynardja, consacrant le succès de l'expansion russe et leur nouveau rôle dans la région.

1774-1789 : règne de Abdül-Hamîd I^{er}, et débuts de la « Question d'Orient ».

1783 : annexion de la Crimée par les Russes.

1789-1807 : règne de Selîm III, témoignant d'une profonde volonté de réformes.

1793 : Création du *nizâm-i djedîd*, corps d'infanterie entraîné à l'europanienne par des officiers français, anglais et allemands.

1803-1812 : soulèvement de la Serbie.

1807-1808 : règne de Mustafâ IV, influencé par les conservateurs et les réactionnaires.

- 1808-1839 : règne de Mahmûd II, initiant un vaste programme de réformes.
- 1821-1829 : guerre d'indépendance de la Grèce.
- 1826 : massacre général des janissaires sur l'Hippodrome.
- 1830-1839 : début des grandes réformes civiles.
- 1835 : incendie de Péra ; construction du premier pont en bois sur la Corne d'Or.
- 1839 : prise d'Aden par les Anglais.
- 1839-1861 : règne de Abdül-Medjîd I^{er}. Il fait construire le palais de Dolmabahçe, entre 1853 et 1855, puis déplace sa cour à Yildiz dès 1856.
- 1853-1856 : guerre de Crimée. L'alliance à la France et à l'Angleterre face à la Russie entraîne la première présence militaire anglo-française massive à Istanbul.
- 1856 : congrès et traité de Paris, marquant une nouvelle étape dans la volonté d'immixtion des Puissances dans les affaires de l'Empire.
- 1860 : intervention française au Liban.
- 1861-1876 : règne de Abdül-Azîz, marqué par l'inefficacité, la banqueroute, l'anarchie intérieure et les soulèvements.
- 1863 : fondation de la Banque ottomane.
- 1869 : inauguration du canal de Suez.
- 1870 : Péra est à moitié consumé par le feu (près de 3000 maisons détruites).
- 1873 : apparition du *Tünel*, premier métro qui relie Galata à Péra.
- 1876 : règne de Murâd V, déposé au bout de quelques mois pour cause de folie.
- 1876-1909 : règne de Abdül-Hamîd II. Sa tentative avortée de contre-révolution contre les Jeunes Turcs le pousse à abdiquer.
- 1876 : traité de San Stefano, mettant fin à la guerre russo-turque et marquant le début du démembrement de l'Empire ottoman.
- 1881 : décret de *muharrem*, consacrant la Dette extérieure ottomane.
- 1886 : la population d'Istanbul est estimée à environ 873 000 habitants, dont 44% de musulmans.
- 1894-1896 : répression des révoltes arméniennes.